



Master

2018

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

---

## Qualité de l'interprétation simultanée vers la langue B

---

Sorokina, Anna

### How to cite

SOROKINA, Anna. Qualité de l'interprétation simultanée vers la langue B. Master, 2018.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:131149>



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**FACULTÉ DE TRADUCTION  
ET D'INTERPRÉTATION**

ANNA SOROKINA

**Qualité de l'interprétation simultanée vers la langue B**

Mémoire présenté à la Faculté de Traduction et d'Interprétation

Pour l'obtention du MA en Interprétation de Conférence

Directeur de mémoire : Kilian G. Seeber

Juré : Konstantin Ivanov

Janvier 2018

**Coordonnées de l'étudiante :**

ANNA SOROKINA

Annasorokina-8@yandex.ru

Ecole de Traduction et d'Interprétation

Université de Genève

40, boulevard du Pont-d'Arve,

CH-1211 Genève 4, Suisse

## TABLE DES MATIERES

Qualité de l'interprétation simultanée vers la langue B .....	1
I Définitions .....	6
II Introduction .....	9
1. Historique.....	9
1.1 Naissance de l'interprétation simultanée.....	9
1.2 Langue maternelle égale langue active ?.....	12
1.3 De l'usage du B .....	14
1.4 Ecole de Paris vs Ecole soviétique .....	17
1.5. Position de l'AIIC .....	21
2. Sujet de recherche .....	22
III Méthodologie .....	23
IV Revue de littérature .....	24
3. Qualité de l'interprétation .....	24
4. Equivalence.....	29
5. Qui peut assurer une interprétation de qualité ?.....	31
6. Interprétation simultanée vers le B .....	32
6.1 Particularité de l'interprétation vers le B .....	32
6.2 Stratégies d'interprétation vers le B .....	36
6.3 Qualité de l'interprétation vers le B .....	68
V. Evaluation de la qualité.....	39
7.1 Mesure de la qualité .....	39
7.2 Appréciation de la qualité.....	41
7.3 Evaluation de la qualité .....	42
VI. Critères de qualité .....	42
8.1 Bühler (1986) .....	42
8.2 Kurz (1989) .....	45
8.3 Kopczynsky (1994) .....	48
8.4 Moser (1995, 1996) .....	52
8.5 Collados Aís (1998).....	54
8.6 Chiaro & Nocella (2004).....	56
8.7 Pöchacker et Zwischenberger (2008) .....	60

8.8 Opdenhoff (2013) ..... 63  
VII Conclusion. Pistes de recherche ..... 68  
VIII Bibliographie..... 73

## I Définitions

- **Interprétation de conférence** (AIIC, 2011)

L'interprétation de conférence est la transposition orale d'un message exprimé dans une langue vers une autre. Elle se pratique lors de sommets internationaux, de colloques professionnels, d'échanges bilatéraux ou multilatéraux entre chefs d'État et de gouvernement. Les interprètes travaillent aussi pour des chefs d'entreprises, responsables sociaux et syndicaux, à l'occasion de congrès et de rencontres, etc.

- **Interprétation consécutive** (SCIC, 2012)

Interprétation après la communication de l'orateur. Assis parmi les participants, l'interprète écoute l'intervention et la retransmet, à la fin, dans une autre langue, en s'aidant généralement de notes.

- **Interprétation simultanée** (SCIC, 2014)

L'interprète travaille dans une cabine insonorisée, avec au moins un collègue. Dans la salle, l'orateur utilise un microphone; l'interprète entend le discours dans ses écouteurs et restitue le message presque instantanément par microphone. Chaque participant sélectionne le canal correspondant à la langue dans laquelle il souhaite écouter l'interprétation.

- **Langue A** (AIIC, 2011)

La langue A est la langue maternelle (ou son équivalent) dans laquelle l'interprète traduit à partir de toutes ses autres langues de travail en consécutive et en simultanée. Il s'agit donc d'une langue « active ».

- **Langue B** (AIIC, 2011)

La langue B est une langue dans laquelle l'interprète s'exprime naturellement sans qu'elle soit sa langue maternelle. Il s'agit également d'une langue active.

- **Langue C** (AIIC, 2011)

La langue C est une langue parfaitement comprise par l'interprète mais dans laquelle il ne traduit pas, soit une langue passive.

- **Retour** (SCIC, 2012)

Le retour est l'interprétation de la langue maternelle vers une langue étrangère. Les interprètes travaillent normalement vers leur langue maternelle, mais certains possèdent une seconde langue à un niveau suffisamment élevé pour travailler également vers cette langue à partir de leur langue maternelle. On parle alors d'interprétation en retour (le terme «retour» est aussi utilisé dans les autres langues).

- **Relais** (AIIC, 2012)

Le relais est l'activité par laquelle la langue d'aboutissement écoutée par les auditeurs est le résultat d'une double interprétation : l'orateur est tout d'abord traduit dans une langue, qui est à son tour traduite vers une seconde langue.

- **Pivot** (AIIC, 2012)

Lorsque la technique du relais est utilisée, on appelle pivot l'interprète qui travaille non seulement pour les auditeurs souhaitant écouter sa langue-cible, mais aussi pour d'autres interprètes qui le prennent en relais.

- **Bi-directionnalité** (Bartłomiejczyk, 2006)

La directionnalité est la direction dans laquelle travaille l'interprète : généralement depuis ses langues passives vers sa langue maternelle ou bien depuis sa langue maternelle vers sa langue B. La bi-directionnalité suppose donc que l'interprète est amené à travailler dans les deux sens.

- **Qualité** (Wenger, 1981, cité par Kurz, 2001)

La qualité est l'ensemble de caractéristiques d'un bien ou d'un service qui permet de satisfaire un besoin donné.

- **Qualité de l'interprétation** (Collados Aís & Gile, 2002)

Etant donné que cette notion est à la base de notre mémoire et qu'il existe plusieurs définitions de ce terme, que nous allons confronter dans notre travail, nous proposons ici une des définitions de caractère général possibles suggérée par Collados Aís & Gile (2002), car, à notre avis, elle tient compte non seulement de la complexité de la notion « qualité de l'interprétation » mais aussi du fait que sa perception varie en fonction du contexte et des utilisateurs de l'interprétation.

La qualité peut être vue comme la juxtaposition d'un ensemble de caractéristiques de plusieurs composantes du discours de l'interprète telles que la fidélité informationnelle, la correction linguistique, la qualité de la prosodie, la qualité de la voix, etc. <...>. Il n'existe <...> pas une seule « qualité » dans l'absolu, mais plusieurs points de vue sur la qualité, selon les circonstances, et selon la personne concernée.

- **Ecole de Paris** (Lederer, 2002)

Il s'agit d'une école de pensée développée par Seleskovitch et les partisans des mêmes idées qu'elle dans les années 1960 à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de Paris. Elle est basée sur la théorie interprétative de la traduction qui soutient que la traduction n'est pas un travail sur les mots mais sur le message.

- **Ecole soviétique** (Salevsky, 1993)

Il s'agit d'une école de pensée qui a commencé à se développer dans les années 1940 en URSS. Parmi les représentants de cette école, on trouve Chernov (1992) qui estime que l'interprétation simultanée n'est possible que grâce à la redondance du discours original qui permet l'anticipation. <...> Selon Denissenko (1986), l'interprétation du A vers le B se justifie par la nécessité de comprendre l'original dans sa totalité quitte à trouver de petites imperfections dans le rendu.

## II Introduction

*« Bien que l'interprétation existe depuis des millénaires et soit apparue, <...>, en Mésopotamie, l'interprète de conférence est une figure du XX<sup>e</sup> siècle qui a fait son apparition en Europe... »*

De Lisle, préface du livre de Baigorri-Jalón (2004a)

Le contexte de la mondialisation implique l'organisation de rencontres internationales qui ne peuvent aujourd'hui se passer de l'interprétation de conférence. Bien que souvent les interprètes assurent l'interprétation vers leur langue maternelle, certains d'entre eux sont parfois amenés à travailler vers une langue étrangère (Bartłomiejczyk, 2006). Dans le cadre de nos études à la FTI, nous avons également ce privilège. Ce travail de recherche prévoit, entre autres, d'aborder l'histoire de l'interprétation et de passer en revue les avis des professionnels quant au travail vers une langue qui n'est pas la leur. Avant tout propos, il convient de définir les concepts clés que nous allons évoquer.

### 1. Historique

#### 1.1 Naissance de l'interprétation simultanée

L'interprétation simultanée est une profession récente. Néanmoins, les opinions divergent quant à sa date de naissance exacte. Afin de mieux comprendre ses origines, il convient de remonter au premier mode d'interprétation de conférence, à savoir le mode consécutif. Selon Herbert (1978), l'interprétation de conférence a commencé à être pratiquée dès la Première Guerre mondiale. Ce sont les commissions interalliées qui ont constitué pour les interprètes le principal banc d'essai et leur ont permis d'apprendre le métier « sans autre guide que le bon sens de chacun et la pratique » (Baigorri-Jalón, 2004a, p.48). Ainsi, la Conférence de la Paix de 1919 est devenue l'aboutissement des relations interalliées qui existaient déjà depuis plusieurs années. Après la Première Guerre mondiale, le président américain Wilson et le premier ministre britannique Lloyd George ont insisté pour que l'anglais devienne une langue officielle lors de cette Conférence. Les institutions qui en ont dérivé l'ont également officialisé. Les services de conférence ont fait en sorte que les délégués puissent s'exprimer dans une des deux langues officielles, à savoir le français ou l'anglais. La Conférence de la paix est ainsi devenue la première conférence multilatérale d'envergure où l'on a utilisé l'interprétation consécutive en anglais et en français. Etant donné que l'interprétation de

conférence n'existait pas en tant que discipline, ce sont des fonctionnaires ayant de bonnes connaissances des deux langues et possédant une vaste culture générale qui ont été amenés à interpréter les propos des participants à la Conférence (Baigorri-Jalón, 2004a). Ils avaient une formation universitaire mais, forcément, dans un domaine autre que l'interprétation car à l'époque celle-ci n'existait pas. Les connaissances extralinguistiques cumulées pendant leur parcours universitaire et professionnel ainsi que le « cosmopolitisme acquis au cours de voyages ou de séjours à l'étranger <...> permirent aux interprètes de la Conférence de Paris d'apprendre leur métier sur le tas » (Baigorri-Jalón, 2004a, p.241). Les interprètes étaient donc des autodidactes qui apprenaient en pratiquant, en faisant des faux pas. Leurs efforts ont été récompensés car la qualité de l'interprétation à la Conférence de 1919 a suscité l'éloge des participants. En 1925 à l'OIT les premiers essais d'interprétation simultanée commencent lors de la Conférence Internationale du Travail. Puisqu'ils s'avèrent concluants, il est décidé de poursuivre l'utilisation du système en y apportant des améliorations : il a notamment été proposé en 1926 de rendre les cabines insonorisées. Gaiba (1999) rejoint Jalón sur ce point et rajoute que c'est lors des Procès de Nuremberg que l'interprétation simultanée s'affirme et relègue la consécutive au second plan, notamment aux sièges des Nations Unies. En effet, grâce à l'interprétation simultanée, il était possible de gagner un temps considérable, car elle permettait de tenir une conférence multilingue au même rythme qu'une conférence unilingue. Les interprètes étaient installés dans des cabines insonorisées et interprétaient en temps réel. Leur prestation pouvait être suivie par tous les participants par le biais d'écouteurs. Ceci dit, l'idée de l'usage d'un équipement spécial existait bien avant. Elle est apparue pour la première fois chez l'entrepreneur et le philanthrope Filene. Il s'est entretenu avec le secrétaire général de la SDN au sujet d'une éventuelle possibilité de traduire simultanément. Ce concept a été confié à Gordon-Finlay, qui a mis au point un système qui combinait des microphones, des amplificateurs et des écouteurs disposés dans la salle de conférence et dans les cabines, permettant aux interprètes d'effectuer une traduction à vue simultanée des notes sténographiques. Le système a été officiellement utilisé pour la première fois en 1928, lors de la Conférence Internationale du Travail (Baigorri-Jalón, 2004a).

Shveitser (1999), quant à lui, affirme que l'interprétation simultanée est née en URSS. En 1925, à peine une semaine après que Filene a proposé une description d'un éventuel prototype du système d'interprétation simultanée, un médecin russe, Epshtein, a envoyé à Comintern sa propre proposition d'un appareil qui permettrait d'interpréter simultanément à partir de toutes les langues (Chernov, 1992, cité par Takeda & Baigorri-Jalón, 2016). Ce système, jugé un peu encombrant, a été amélioré par l'ingénieur Goron et mis en place lors du 6ème Congrès de l'Internationale

communiste (Komintern) en 1928. L'installation, qui ressemblait de près celle qui est utilisée aujourd'hui, a fait ses preuves et par la suite a été installée au Kremlin. Gofman (1963), figure de proue de l'école soviétique de l'interprétation simultanée, raconte qu'à l'époque les interprètes étaient assis dans des fauteuils devant la tribune, et portaient autour du cou un équipement très encombrant qui servait à tenir les microphones. Ils travaillaient sans casque, en écoutant directement l'orateur qui prononçait son discours depuis la tribune. Selon Chernov, en 1933 lors de la 13<sup>ème</sup> séance plénière du Comité exécutif du Komintern, les salles ont pour la première fois été équipées de cabines d'interprétation et de téléphones (casques). En 1935, l'interprétation simultanée a été assurée pour la première fois lors d'un grand congrès international qui s'est tenu à Leningrad. Il s'agissait du congrès physiologique international. Le discours d'ouverture, prononcé par l'académicien Pavlov a été interprété simultanément en français, anglais et allemand. La même année s'est tenu le 6<sup>ème</sup> congrès de l'Internationale des jeunes communistes. Comme l'indique Chernov, l'équipe d'interprètes comptait au total 26 interprètes ayant plus de 20 combinaisons linguistiques différentes. Certains de ceux qui avaient le russe comme langue A travaillaient uniquement vers une langue étrangère. Mignard-Beloroutchev (1994, cité par Iliuhin, 2001) estime que l'importance accordée à l'interprétation vers la langue B deviendrait par la suite la caractéristique principale de l'Ecole soviétique. En 1952 lors d'une Conférence économique internationale qui s'est tenue à Moscou, tout comme lors du 20ème congrès du parti communiste en 1956, l'interprétation a été assurée en six langues. En outre, c'est lors de la Conférence économique internationale qu'a été utilisé pour la première fois le système de relais et de langue pivot. Selon Chernov (1992), lors de ces conférences les interprètes ont travaillé tant vers leur langue A que vers leur langue B. Nous pouvons donc conclure qu'en URSS la pratique de l'interprétation vers le B est devenue monnaie courante dès les premières conférences impliquant l'interprétation.

Nous nous permettons d'ajouter que le 3 mai 1946, le Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient a été inauguré à Tokyo ; d'autres procès qui ont fait appel à ces artisans de la communication multilingue que sont les interprètes se sont déroulés dans ce cadre. Selon certains chercheurs japonais c'est à ce moment là que l'interprétation simultanée est née (Watanabe, 2009).

Nous constatons ainsi qu'il n'existe pas de réponse définitive quant à la date de naissance de l'interprétation simultanée, ni quant au lieu de sa naissance. L'Europe, l'URSS et le Japon semblent essayer de s'approprier le droit d'être nommé berceau de l'interprétation simultanée. La victoire dans cette compétition constituerait une reconnaissance de son excellence dans le domaine. Nous pouvons conclure que cette compétition existe aussi bien sur le plan scientifique, social et culturel que politique.

## 1.2 Langue maternelle égale langue active ?

Traditionnellement, dans le système onusien ainsi que dans plusieurs organisations internationales situées dans des pays occidentaux on privilégie l'interprétation vers la langue maternelle. Ainsi, sur le site de l'Office des Nations Unies à Genève (UNOG, n.d.), nous voyons que les interprètes des cabines anglaise, espagnole, française et russe travaillent toujours vers leur langue maternelle alors que leurs collègues des cabines arabe et chinoise travaillent aussi bien vers leur langue maternelle qu'à partir de cette langue. Or le site ne fournit aucune explication quant à cette dichotomie et se contente de constater les faits. Toutes les six langues ont le même statut de « langues officielles des Nations Unies » et sont donc censées être égales. En réalité, nous nous apercevons que certaines d'entre elles ont un statut particulier. Pourquoi a-t-il été décidé de faire de la cabine arabe et chinoise des cabines bi-directionnelles ? Y avait-il une raison objective de le faire ou bien cette décision a-t-elle été motivée par des considérations politiques ? Selon Baigorri-Jalón, (2004b), c'est le colonel Dostert, chargé d'organiser un système d'interprétation simultanée à l'ONU, qui a créé la règle selon laquelle les interprètes devaient travailler uniquement vers leur langue A afin d'éviter toute trace d'accent non natif. Avoir un accent de locuteur natif constituait donc une condition sine qua non pour être interprète. Une exception a été faite pour la cabine chinoise, devenue bi-directionnelle, car dès le début, il était extrêmement difficile de trouver des interprètes qui pourraient travailler depuis et vers le chinois. Baigorri-Jalón affirme qu'un autre problème était lié au fait que les autorités pékinoises ne voulaient pas que l'interprétation soit effectuée par les interprètes dont la fidélité au régime n'était pas garantie. Une autre exception a été faite pour la cabine russe. A l'époque, les interprètes russes qui travaillaient également vers le B étaient pour la plupart des immigrants ou des enfants d'immigrés. Fuyant leur pays, ils se sont retrouvés en France en passant par Berlin ou aux Etats-Unis et ont appris le français, l'anglais ou l'allemand de façon naturelle. Plus tard, ils ont été remplacés par des interprètes qui n'étaient pas forcément des enfants d'immigrés. Sans pouvoir fournir une date exacte, nous nous contenterons de supposer que c'est pour cette raison que la cabine russe est redevenue monodirectionnelle. Des motifs politiques étaient également présents dans les choix opérés par l'URSS. En effet, les autorités préféraient que ce soient des interprètes soviétiques qui travaillent dans les cabines russes à partir du russe et vers le russe. Officiellement, une telle position s'expliquait par le fait que la langue des immigrés était désuète en raison des changements qui avaient eu lieu à l'époque soviétique. Afin d'y pallier, un programme de formation avait été mis en place entre l'ONU et l'Institut de Moscou (Maurice Thorez) ; son but était de former des interprètes onusiens. Dans les faits, ce programme permettait au régime de placer ses partisans à l'ONU. Le programme a pris fin

en 1991 avec l'effondrement de l'URSS. Pour ce qui est de la cabine arabe, en 1973, lorsque l'arabe est devenu une langue officielle et une langue de travail de l'Assemblée et de ses grandes commissions, la cabine arabe est également devenue bi-directionnelle. Cependant Baigorri-Jalón (2004b) ne précise pas ce qui a motivé une telle décision. Sans vouloir entrer dans un débat à ce sujet, nous nous permettons juste d'émettre quelques hypothèses afin d'expliquer la bi-directionnalité de la cabine arabe et chinoise. Tout d'abord, il est tacitement reconnu que les langues arabe et chinoise sont particulièrement difficiles à apprendre pour les Occidentaux puisqu'elles appartiennent à des familles linguistiques très éloignées. En outre, comme nous l'avons mentionné plus haut, il était tout simplement très difficile de trouver des interprètes ayant le chinois dans leur combinaison. Qui plus est, le gouvernement chinois voulait être certain de la loyauté politique des interprètes et préférait ne pas employer d'étrangers. Il s'agit néanmoins d'un sujet trop vaste pour pouvoir être traité de manière approfondie dans ce mémoire.

Un autre point que nous souhaiterions relever concerne le terme de « langue maternelle » qui semble aujourd'hui être problématique. Selon le dictionnaire Le Robert (1959, cité par Boutan, 2003, p.137), la langue maternelle c'est la « langue que l'on a apprise de sa mère, de ses parents ou de son entourage dès le berceau, ou encore celle de la « mère-patrie ». Cette définition souffre d'un déficit important car elle ne prend pas en considération les situations où l'enfant parle la langue qui n'est pas la langue de son père, ni la langue du pays où il habite, ni la langue dans laquelle il suit sa formation. Dans le contexte de l'interprétation, cette ambiguïté terminologique peut prêter à confusion. Il ne suffit pas d'être un ressortissant du pays ou parler une langue en milieu familial pour prétendre l'appeler sa langue A. De Fortis (2007) estime que dans certains cas de figure, l'interprète en herbe ne possède pas de langue maternelle comme telle mais deux langues B dont la maîtrise n'est pas suffisante pour hisser une d'entre elles au niveau de la langue A. Il semble être plus judicieux d'adapter la terminologie aux réalités multilingues du monde d'aujourd'hui en privilégiant, comme le propose De Fortis, le terme « langue maternelle active » ou « langue de culture » proposé par la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève (FTI, n.d.).

Pour ce qui est de la classification des langues de travail en général (A, B et C), elle n'explicite pas de manière claire et univoque le rapport du B au A : le B est-il inférieur ou égal à A ? S'il est inférieur, en quoi ? Ou bien cette classification, comme l'ont noté Setton & Dawrant (2016b), ne reflète pas le statut des langues maîtrisées par l'interprète, mais sert uniquement à des fins informatives et indique la directionnalité ? En effet, il est très difficile de donner une réponse catégorique, car il s'agit d'une pure convention qui n'est pas bien définie. L'AIIC, ainsi que les

écoles de traducteurs et d'interprètes dont la FTI, proposent sur leurs sites respectifs les définitions de la langue A, B et C. A titre d'exemple, sur le site de la FTI, nous trouvons la définition suivante de la langue B : « langue active, utilisée comme langue de départ et langue d'arrivée en interprétation consécutive et simultanée » (FTI, n.d.). En même temps dans la rubrique consacrée aux examens d'entrée en MA en interprétation de conférence, il est indiqué que la langue B du candidat doit être « comme une seconde langue maternelle ». Quant à l'ESIT (n.d.), elle propose la définition de la langue B en fonction de la langue A : « la langue B se différencie de la langue A par un vocabulaire moins riche, une trace d'accent et une moindre élégance d'expression. <...> L'interprète doit pouvoir, fût-ce moins parfaitement, tout exprimer en langue B ». La notion de « seconde langue maternelle » tout comme les comparatifs tels que « moins riche », « une moindre élégance », « moins parfaitement » laissent supposer qu'il existe une légère supériorité de la langue A par rapport à la langue B. En outre, la dernière définition ne tient pas compte des cas où l'interprète travaillant vers le B n'a pas du tout d'accent et possède un vocabulaire riche et varié. La frontière entre la langue A et la langue B est donc assez floue. Par conséquent, il n'est pas surprenant que les candidats en interprétation ont parfois du mal à déterminer quelles sont leurs langues A et B (AIIC, 2013). Cette classification, qui relève d'une convention, devrait, sans doute, être davantage précisée.

### **1.3 De l'usage du B**

Dans certaines situations, les interprètes sont amenés à travailler vers une langue acquise appelée communément « langue B ». Ceci dit, la pratique de l'interprétation simultanée vers la langue B a constitué une pomme de discorde dans le monde de l'interprétation. Si elle était largement acceptée dans les pays de l'Est appartenant à l'Ecole soviétique, elle était déconseillée dans les pays occidentaux suivant les préceptes de l'Ecole de Paris (Lim, 2005). Pour reprendre l'expression utilisée par Seleskovitch et Lederer (1989, p.134), il s'agit d'une « querelle du A et du B ».

Herbert (1952), l'un des pionniers de l'interprétation, prône l'interprétation vers la langue maternelle et estime que l'interprétation vers la langue B doit rester une exception à la règle. Seleskovitch et Lederer (1989), interprètes et traductologues, représentantes de l'Ecole de Paris, se positionnent, elles aussi, en fervents défenseurs de l'interprétation vers la langue A. Pour l'interprétation vers le B en mode consécutif elles sont moins catégoriques et la considèrent possible. Pour ce qui est de l'interprétation simultanée, leur position est sans appel. Elles affirment que la simultanée doit toujours s'effectuer vers la langue maternelle, ceci pour trois raisons :

- L'interprétation simultanée implique un stress important. Par conséquent, toute autre difficulté doit être éliminée. Faire travailler les étudiants vers leurs langues A leur permettra de se concentrer sur ce qui est important et non pas sur la manière de l'exprimer dans une langue étrangère.
- L'interprétation vers la langue maternelle sonne plus naturel, il serait donc plus facile aux utilisateurs de la suivre.
- L'interprétation vers une langue étrangère nécessite un effort supplémentaire pour trouver des expressions idiomatiques au risque de cumuler du retard par rapport à l'orateur. Ainsi, l'interprétation vers la langue maternelle, par définition, est plus complète.

Soulignons que Herbert n'était ni linguiste, ni psychologue de métier mais un praticien talentueux. Intuitivement, il a senti les changements à venir dans le contexte des négociations internationales et a prédit dès 1952 l'inévitabilité du retour à certains moments. La même chose s'est produite avec la position de Seleskovitch et Lederer. En effet, en 1978, elles sont revenues sur leurs propos en admettant la possibilité du retour lors de certaines conférences techniques.

Aujourd'hui, force est de constater que dans certaines situations il est quasiment impossible d'éviter l'interprétation vers le B. Avec l'élargissement de l'UE, nous avons assisté à l'arrivée massive sur le marché du travail des langues dont l'usage se limite au territoire national de tel ou tel pays. D'ailleurs, déjà en 1999, Seleskovitch avait prédit une demande croissante de l'interprétation vers le B à partir de langues moins répandues. En effet, elle a affirmé que ce besoin serait provoqué par l'élargissement de l'Union européenne qui allait inclure des pays de l'Europe centrale et de l'Est. Le développement des échanges politiques et économiques à l'échelle internationale a également ouvert les portes aux langues de l'Asie du sud-est et des pays baltes (EMCI, 2002). Ces langues sont rarement présentes en tant que langues C dans des combinaisons linguistiques, sont rarement enseignées en Europe occidentale et sont difficiles à maîtriser (Martin, 2005). Nous souhaitons nuancer ces propos en précisant que ces langues sont difficiles à maîtriser pour les Occidentaux. En effet, la notion de « difficulté d'une langue » étant assez subjective, il convient de tenir compte de l'environnement linguistique de l'interprète et des langues qu'il maîtrise déjà. Certes, toutes les langues présentent des difficultés. Néanmoins, plus on maîtrise de langues, plus il est facile d'en acquérir de nouvelles, notamment celles appartenant à la même famille linguistique (Piri, 2002). Ainsi, les Occidentaux risquent de devoir consacrer plus de temps et d'efforts à l'apprentissage de l'arabe ou du chinois parce qu'il s'agit des langues appartenant à des systèmes linguistiques bien éloignés. L'interprétation à partir de ces langues pourrait également s'avérer plus

difficile. Par contre, l'interprétation entre les langues latines est d'un abord plus facile en raison de leur similitude. L'interprète doit cependant rester vigilant afin d'éviter les calques, ne pas être prisonnier de la syntaxe et du mot (Ilg, 1959, cité dans L'Interprète, 1955-1959). Quoiqu'il en soit, la nécessité d'assurer une interprétation vers la langue B qui se faisait sentir depuis des années, devient aujourd'hui une réalité du marché qu'il est impossible de négliger.

Afin de comprendre l'opinion des interprètes professionnels au sujet de l'interprétation vers le B, il est intéressant de regarder les résultats d'un sondage effectué en 2003 par Lim auprès de 111 membres de l'AIIC. 44% des interrogés ont déclaré que le travail vers la langue B était une réalité et qu'il devait donc être accepté. 24% des interprètes ont avoué ne pas comprendre une telle agitation autour de l'interprétation vers le B, vu que les cabines arabe et chinoise font le retour depuis toujours. Cette enquête est louable car elle permet de voir quel est le sentiment de l'ensemble des professionnels à ce sujet. Néanmoins, son envergure présente une certaine limite. En effet, initialement Lim a envoyé le questionnaire à 1958 membres de l'AIIC, mais seulement 111 y ont répondu. Nous estimons donc que les résultats ne sont pas suffisamment représentatifs de l'AIIC qui compte environ 3000 membres dans le monde entier. Quoiqu'il en soit, force est de constater que de plus en plus d'interprètes possèdent une langue B. A titre d'exemple, Guichot de Fortis (2011) indique qu'un échantillonnage effectué en 2011 sur 1541 interprètes membres de l'AIIC choisis au hasard a montré que 74.5% possédaient une ou deux langues B, contre 65% en 2010 et 57% en 2008. Gorton (2012) a mené un autre sondage. Il a envoyé un questionnaire à 2606 membres de l'AIIC. 277 interprètes y ont répondu en indiquant leur combinaison linguistique. 224 interprètes avaient un B. Il faudrait néanmoins relativiser ces informations, car nous ne disposons pas de données sur la fréquence du travail vers le B, ni sur la qualité de ce travail. Néanmoins, ce pourcentage d'interprètes avec une ou deux langues B suggère que, si besoin est, les interprètes peuvent faire le retour. Les intervenants des ateliers de l'EMCI organisés à Paris en 2002 et 2005 ont constaté que cette pratique est inévitable surtout pour les langues dont l'usage se limite aux frontières d'un pays donné. L'élargissement de l'UE a renforcé la nécessité de recourir au retour. Le marché privé privilégie également les interprètes travaillant vers le B, notamment vers l'anglais (EMCI, 2002). Notons que selon Setton (1994), le marché asiatique exige systématiquement des interprètes d'être bi-actifs puisque la plupart des conférences multilingues requièrent l'anglais, le chinois et le japonais.

Ainsi, force est de constater que l'attitude à l'égard de l'interprétation vers le B a changé. En effet, les interprètes qui prônaient le travail uniquement vers le A tout comme les écoles d'interprètes admettent qu'ils ont été obligés de s'adapter aux conditions de travail imposées par le

marché. En effet, comme le prédisait Seleskovitch (1999), l'enseignement de l'interprétation simultanée vers une langue B devient de plus en plus répandu et le cursus des écoles permet aux étudiants d'avoir une langue B simultanée dans leur combinaison.

#### **1.4 Ecole de Paris vs Ecole soviétique**

Historiquement, il existe une divergence entre l'Ecole de Paris, qui privilégie l'expression native dans la langue d'arrivée, et l'Ecole soviétique, qui plaide pour la compréhension native de la langue de départ. La première estime que le plus important est l'expression, la deuxième privilégie la compréhension. Selon Seleskovitch & Lederer (1989), le schisme s'est produit avec l'introduction de l'interprétation simultanée en 1945. Comme l'a indiqué Gorton (2012), la différence principale entre les deux Ecoles réside dans leur position par rapport à la directionnalité.

Parmi les représentants de l'Ecole de Paris on compte Seleskovitch & Lederer, Bros-Brann, Kaminker. Selon ce dernier (n.d., cité par Paneth, 1957), les interprètes doivent travailler uniquement vers leur langue maternelle. Leur formation doit également être menée dans cette optique, exception faite pour les interprètes dont il est difficile de déterminer la langue maternelle. Déjean Le Féal (2005, citée par Godijns & Hinderdael, 2005) parle des "défaillances intrinsèques" du retour et de la vulnérabilité de l'interprétation vers le B par rapport à l'interprétation vers le A. Bros-Brann (1976, p.17) est encore plus intransigente car elle considère que « la vraie interprétation » se fait uniquement vers la langue A. Cette affirmation suscite plusieurs questions : qu'est-ce qu'on entend par une « vraie interprétation » ? Est-ce que cela signifie « interprétation de qualité » ? Est-ce que cela sous-entend que l'interprétation vers le B ne peut pas être de qualité ? Le terme de « vérité » tel qu'il est utilisé ici semble plutôt relever du champ moral que d'une démonstration scientifique, dans la mesure où les critères de cette « vraie interprétation » ne sont pas définis. D'où l'intérêt de mener des recherches scientifiques concernant la qualité de l'interprétation vers le B. En outre, cela nous pousse à croire qu'il peut y avoir dans certains travaux sur la distinction entre « A » et « B » une part de dogmatisme qu'il faudrait veiller à détecter.

Les adeptes de l'école occidentale dont Seleskovitch est cheffe de file affirment « qu'à qualité égale d'interprète, l'interprétation en A est toujours supérieure à l'interprétation en B » (Seleskovitch, 1968, p.224). Cette approche nous semble être très dogmatique. Elle se base sur des conjectures qui ne sont pas appuyées par des recherches empiriques et qui sont parfois contradictoires. En effet, Seleskovitch, qui en 1968 s'est catégoriquement opposée à l'interprétation simultanée vers le B, est revenue sur ses positions en 1978 en considérant qu'à de rares exceptions, le retour est possible, à savoir lors des réunions hautement techniques où de nombreux termes

peuvent être traduits littéralement. Nous estimons cependant que l'interprète qui est en mesure de fournir une interprétation satisfaisante aux yeux des utilisateurs lors des réunions techniques peut fournir une interprétation tout aussi satisfaisante lors des réunions moins techniques, car l'interprétation est un travail sur le message et non pas une recherche de correspondances lexicales, ni a fortiori une traduction littérale. C'est l'Ecole de Paris elle-même qui affirme cette idée dans sa Théorie interprétative de la traduction. Ainsi, Seel (2005) considère qu'un discours peut contenir des éléments non verbaux qui sont aussi chargés de sens que les éléments verbaux et qui peuvent échapper à l'interprète travaillant vers la langue acquise mais ils sont toujours compris par l'interprète qui travaille à partir de sa langue maternelle. Comme l'a relevé Haidar (2010) dans son mémoire de fin d'études consacré à la problématique de la directionnalité, plusieurs chercheurs, notamment Déjean Le Féal (2005), Donovan (2002), pour ne citer qu'elles, tout en étant convaincues de la supériorité de l'interprétation vers le A, ont jugé important de se pencher sur cette question. Gile (2005) considère que la position par rapport à la directionnalité est contradictoire et se base uniquement sur la tradition et non pas sur la recherche. En outre, il fait remarquer que nombreux sont ceux qui s'opposent à l'interprétation simultanée vers le B tout en travaillant de manière régulière vers le B en mode consécutif. Selon Gile (2009) cette approche est non fondée. Dans son « modèle gravitationnel de la disponibilité linguistique », il explique que l'interprète ayant une disponibilité expressive en langue B peut parfaitement bien éviter une saturation d'information, des omissions et un retard. Setton & Dawrant (2016b) le rejoignent dans cette idée en affirmant qu'une langue acquise pendant l'adolescence ou même pendant l'âge adulte peut être consolidée de telle manière que l'interprète puisse développer certains automatismes, gagner en réactivité et transformer une langue acquise en langue active, c'est-à-dire en B.

L'Ecole soviétique a toujours prôné l'interprétation vers le B. A notre avis, pour comprendre la position des deux écoles il est primordial de bien définir le contexte historique. Selon Kade (1963, cité par Seeber, 2014), enseignant d'interprétation en ex-RDA, seuls les interprètes appartenant à la société des classes pouvaient comprendre et transmettre le message marxiste-leniniste de manière fidèle. Selon Andronikof (1962, cité par Baigorri-Jalón, 2004b), « l'interprète soviétique est intrinsèquement national ». Il représente sa délégation et, par conséquent, son pays et son idéologie. En effet, le climat de suspicion qui régnait en URSS pourrait expliquer le fait que le plus important pour les Soviétiques était bien de comprendre en détail ce que disait l'ennemi occidental ou intérieur, quitte à faire passer le style au second plan. D'où la préférence accordée à la compréhension native de la langue de départ. Parallèlement, l'Occident, vivait dans un monde moins tendu et la diplomatie avait eu le temps de devenir plutôt un exercice de style que

d'espionnage. Certes, les éléments politico-idéologiques n'étaient pas sans influencer les positions des deux écoles, néanmoins, l'ampleur de cet impact est très peu documentée (Seeber, 2014).

Un autre facteur qui pourrait expliquer la position de l'école soviétique est que la société était fermée. Il y avait donc peu de personnes ayant une des langues occidentales comme langue maternelle et encore moins d'interprètes professionnels avec une de ces langues en A (Visson, 1991). La grande majorité des interprètes soviétiques ont appris les langues étrangères en URSS grâce à leurs professeurs qui étaient également Russes. En raison du Rideau de fer, il y avait très peu d'interprètes qualifiés pour travailler vers leur langue B. Parmi eux on pourrait citer Belitski, Troianovski, Sukhodrev. Selon Visson, il s'agissait uniquement de ceux qui avaient la possibilité de partir en Occident pour communiquer avec les natifs et perfectionner leurs langues de travail.

L'Ecole soviétique est représentée entre autres par Mignard-Beloroutchev, Shiryaev, Chernov, Kostomarov, Vereschaguine. Parmi les premiers interprètes de conférence, Mignard-Beloroutchev (1999) nomme Factor, Tarasevitch, Gofman, Belitski, Vladov, Sezeman, Velle, Langeman, Tsviling, Tourover, Iarochovski. Leurs recherches expérimentales et leurs travaux sur le processus d'interprétation ont servi à élaborer une approche didactique qui est toujours utilisée dans la formation des interprètes en Russie.

En 1960 le professeur Mignard-Beloroutchev de l'Institut des Langues Etrangères de Moscou a effectué un séjour d'études à l'Ecole d'Interprètes de Genève afin de comparer les méthodes d'enseignement de l'interprétation. La directionnalité a été relevée comme la principale divergence dans l'approche utilisée. Mignard-Beloroutchev (1962) estime que quand un interprète travaille à partir de la langue maternelle, il comprend l'orateur immédiatement et intuitivement. Ceci constitue un avantage incontestable et l'emporte de loin sur la nécessité de s'exprimer dans la langue étrangère. A son avis, la transposition des idées est plus aisée de la langue A vers la langue B. Ilg a été le premier en Occident à réagir aux observations de Mignard-Beloroutchev. Tout en saluant la formation dispensée à l'Institut des Langues Etrangères de Moscou et en louant les connaissances très vastes des étudiants russes dans le domaine du jargon administratif et politique qui leur permettent d'interpréter aisément les discours officiels vers le B, il a émis une réserve en affirmant que c'est en interprétant vers la langue maternelle que l'interprète se sent le plus à son aise et fournit le travail le plus élégant (Ilg, 1960). Longley (1962) le rejoint dans cette idée en soulignant l'importance de la distinction entre le marché intérieur et le marché international. Selon elle, les écoles d'interprètes devraient tenir compte de cette distinction dans la formation dispensée. Cet échange de bonnes pratiques a été très important car il a soulevé une problématique ayant trait tant à l'exercice du métier qu'à l'enseignement de celui-ci.

En 1980 Chernov a développé la méthode de prévision probabiliste. Elle était très répandue en URSS et en Europe de l'Est dans les années 1980-1990. Il estimait que lors de l'interprétation simultanée la charge cognitive est très importante, à tel point que seule la prévision, c'est-à-dire l'anticipation, rend possible l'interprétation. Les partisans de l'interprétation vers le B affirment que la compréhension est à la base de l'interprétation. Selon Visson (1999), ceux qui préfèrent travailler vers le B partent du principe que l'interprète comprend parfaitement l'original et peut donc concentrer tous ses efforts sur l'analyse du message et sa restitution dans la langue d'arrivée. En outre, l'interprète retient mieux les informations qu'il a entendues dans sa langue A. Ainsi, les tenants de l'Ecole soviétique privilégient l'interprétation vers la langue B puisque l'interprète aura compris le message dans sa totalité et le transmettra de manière fidèle, quitte à commettre quelques maladresses stylistiques (Chernov, 1992 ; Dennisenko, 1989). Selon Seel (2005, cité par Godijns & Hinderdael, 2005), les partisans du retour affirment que l'interprète travaillant à partir de sa langue maternelle est plus compétent du point de vue culturel et pourra donc mieux comprendre le message. Van Hoof-Haferkamp (1989, cité par Chernov, 1992), directeur général du SCIC, a appuyé cette idée en disant que les interprètes travaillant vers une langue qui n'était pas la leur (en l'occurrence du portugais vers l'anglais) arrivaient à rendre le message de manière beaucoup plus efficace même s'ils avaient un léger accent.

Cependant en URSS, il y avait également des interprètes qui étaient contre cette pratique. Ainsi, Shveitser (1988) estime que le travail vers sa langue maternelle permet de mieux analyser le message et de surmonter les difficultés. D'après Catser (1970), il existe un certain « plafond » de possibilités d'apprendre une langue étrangère. Elles se limitent, à quelques exceptions près, au vocabulaire des journaux et des magazines. Visson (1991) estime que ce point de vue est trop catégorique car ce « plafond » varie d'une personne à l'autre et dépend des capacités intellectuelles de l'interprète, de son expérience, de son caractère, de sa persévérance et de la volonté de se perfectionner. Dans la même veine, Al Ghazali (2006) considère qu'il existe plusieurs éléments qui peuvent permettre à l'interprète d'arriver à un niveau de maîtrise de la langue acquise très élevé, à savoir l'exposition à la langue, la méthodologie d'enseignement, son état d'esprit et la motivation. A notre avis, il faut également prendre en compte le fait que Catser avait exprimé son idée dans les années 70 et que depuis la situation a sensiblement changé : l'interconnectivité du monde d'aujourd'hui, le développement des nouvelles technologies, la mobilité accrue sont autant de choses qui permettent aux interprètes de consolider leurs langues de travail.

De nombreux chercheurs s'accordent à dire que le retour est justifié par les exigences du marché. Déjà en 1991, Visson estimait que dans le monde d'aujourd'hui, on ne peut pas se permettre

le luxe d'interpréter uniquement dans un sens. En raison des contraintes financières, un grand nombre d'entreprises et d'organisations privilégient les interprètes ayant une langue B. Elle a également relevé que l'apprentissage de l'interprétation vers le B s'inscrit dans la durée, que l'interprète peut avancer lentement mais avec de la persévérance il arrive à atteindre le résultat voulu. Nous estimons également que l'apprentissage n'est jamais linéaire qu'il s'agisse de l'interprétation vers le A ou vers le B et qu'il dépend de plusieurs facteurs. Minns (2002, cité par Setton & Dawran, 2016a) soutient que le monde universitaire devrait s'adapter à la mondialisation en introduisant l'enseignement du retour. Les résultats d'un sondage effectué par Opdenhoff (2011) auprès de 2129 interprètes représentant 94 pays montrent, en effet, que seulement 1.7% des personnes interrogées étaient contre l'enseignement du retour dans les universités. Les autres y étaient favorables soit pour toutes les combinaisons linguistiques, soit pour certaines d'entre elles. Ce sondage a révélé également que 81.2% de ces interprètes estiment que le retour est tout à fait légitime et seuls 0,8% considèrent toujours cette pratique comme inacceptable. Bartłomiejczyk (2001) soutient également que le recours à l'interprétation vers le B est inévitable pour les langues qui ne sont pas présentes en C lors d'une conférence donnée. Ainsi, Mignard-Beloroutchev (1994) soutient que pendant de longues années les interprètes russes travaillaient vers une langue B lors des conférences multilingues car peu d'interprètes avaient le russe en passif. L'isolement grandissant de l'Union Soviétique est venu exacerber cette situation.

Aujourd'hui la frontière entre l'Ecole de Paris et l'Ecole Soviétique est assez floue. Les écoles russes proposent toujours l'enseignement vers les langues acquises ne faisant pas de différence entre les langues A, B et C. Contrairement aux attentes, c'est l'Ecole de Paris qui a changé son fusil d'épaule et propose désormais l'enseignement de la simultannée vers le B (Seeber, 2014). Le fait que des ateliers organisés par l'EMCI (2002, 2005) aient été consacrés à l'enseignement de la simultanée vers le B est une reconnaissance tacite de l'inévitabilité du retour.

### **1.5. Position de l'AIIC**

Afin d'encadrer la profession en pleine expansion, l'Association Internationale des Interprètes de Conférence a été créée en France en 1953 (AIIC, 2013). Son objectif était de défendre et de promouvoir les intérêts des interprètes de conférence, de leur assurer une rémunération adéquate et de bonnes conditions de travail. Depuis, forte de plus de trois mille membres dans le monde entier, elle constitue une référence unique en son genre en matière de protection des intérêts des interprètes et de la déontologie professionnelle (Footitt & Kelly, 2012). Tous les membres de l'Association s'engagent à respecter dans l'exercice de la profession d'interprète le Code d'Ethique

professionnelle et s'interdisent d'accepter un engagement pour lequel ils ne seraient pas qualifiés. Ceci a pour but d'assurer la qualité et de garantir en conséquence la probité de la profession. En effet, l'objectif de l'AIIIC est d'admettre en son sein uniquement des interprètes professionnels compétents, ayant une expérience de travail minimum de 150 jours. L'admission à l'AIIIC passe par un système de parrainage d'interprètes qui sont déjà membres de l'AIIIC.

*« Chaque langue A du candidat doit être couverte par au moins 2 parrains ayant cette langue en A. <...> Chaque langue B du candidat doit être couverte par au moins 1 parrain ayant cette langue en A et par 1 parrain ayant cette langue en A ou B. <...> Chaque langue C du candidat doit être couverte par au moins 2 parrains ayant cette langue en A, B ou C. »*  
(AIIIC, n.d.)

Historiquement l'association se rangeait du côté des opposants au retour. Cependant les Normes Professionnelles de l'AIIIC de 2015 ne mentionnent aucunement que les interprètes doivent travailler uniquement vers leurs langue A. Rien n'est dit non plus sur la directionnalité. Seul l'Article 6 évoque le nombre minimum d'interprètes formant une équipe bi-directionnelle.

*« Les équipes d'interprètes doivent être composées de manière à éviter l'emploi systématique du relais. Toutefois, lorsque pour une langue donnée, il faut recourir au relais, l'équipe comportera au moins 2 interprètes-pivots. En outre, lorsque le relais est assuré par une cabine bi-directionnelle, l'effectif de celle-ci sera de 3 interprètes au moins. »*

## **2. Sujet de recherche**

Comme nous avons pu le constater, dans le monde d'aujourd'hui, qui devient de plus en plus globalisé, l'interprétation de conférence est une pratique incontournable. L'interprétation intervient dans des contextes divers et variés allant des hôpitaux et des tribunaux en passant par des ONG jusqu'au Conseil de Sécurité des Nations Unies. L'interprétation est pratiquée, à différentes échelles, tant par des amateurs sans aucune qualification que par des professionnels hautement qualifiés (Setton & Dawrant, 2016b). C'est justement le travail de ces derniers qui est au coeur de notre mémoire. Nous n'allons pas aborder la situation sur le marché privé car il s'agit d'un secteur non-conventionné (AIIIC, 2013) et donc moins réglementé, où travaillent, entre autres, des interprètes n'ayant pas suivi une formation rigoureuse. Nous aimerions nous pencher dans ce travail de recherche sur l'interprétation vers la langue B en mode simultané sur le marché international et

nous proposons d'étudier notamment son aspect qualitatif. Nous avons donc formulé la question de recherche suivante : existe-t-il des critères d'évaluation de la qualité de l'interprétation spécifiques à la langue B ? Afin de répondre à cette question, nous nous fixons comme objectif, dans un premier temps, de définir les principaux concepts de notre mémoire, à savoir l'interprétation simultanée vers la langue B et la qualité, d'essayer de comprendre les particularités du travail vers le B, pour ensuite définir les critères de qualité de l'interprétation simultanée vers la langue A. Dans un deuxième temps, nous allons analyser les études existantes afin de voir si elles permettent d'établir les critères d'évaluation de qualité d'interprétation spécifiques à la langue B. En observant leurs éventuelles défaillances, nous allons déterminer en quoi elles sont insuffisantes, et proposerons des pistes permettant de mener une étude afin d'apporter quelques nouveaux éléments de réflexion.

### **III Méthodologie**

D'un point de vue méthodologique, ce travail de recherche repose, en premier lieu, sur une étude de la littérature portant sur la théorie de l'interprétation et une analyse comparative des données obtenues lors des études empiriques menées par différents scientifiques. La première étape incontournable consistait à définir les concepts clés sur lesquels nous allons nous appuyer dans notre étude. Or, des notions comme la qualité ou la qualité de l'interprétation sont complexes, dotées de multiples facettes et même subjectives. Nous avons cité plusieurs définitions, proposées par différents chercheurs en relevant leurs points forts et leurs points faibles. Il nous fallait, en deuxième lieu, trouver, d'une part, des éléments de comparaison entre évaluation de la langue A et de la langue B et, d'autre part, proposer une synthèse de ces éléments susceptible de nous permettre d'en tirer les conclusions théoriques et pratiques. Nous avons donc passé en revue les sources primaires, notamment celles qui portaient sur la qualité de l'interprétation, créé des tableaux synthétiques qui présentent les éléments clés de ces études. Nous avons accordé une importance particulière à la date de leur réalisation afin que plusieurs périodes temporelles soient couvertes ainsi qu'à la directionnalité de l'interprétation, puisque c'est le paramètre le plus pertinent pour notre travail. Nous nous sommes basés sur la position de Moser-Mercer (2008), selon laquelle la qualité est un concept qui représente une somme d'attributs qui, pris isolément, se prêtent mieux à une évaluation. Nous avons donc passé en revue plusieurs sources primaires, ce qui nous a amené à dresser, dans l'intérêt de notre travail de recherche, une liste des éléments dont se compose la qualité et dont l'ensemble, à notre avis, permet d'affirmer que la prestation est de qualité.

Nous avons constaté qu'à ce jour, il n'y a pas eu d'études portant spécifiquement sur la qualité de l'interprétation vers le B, raison pour laquelle nous espérons que notre travail sera un

apport utile dans ce domaine. A notre avis, il est nécessaire de mener de tels travaux empiriques pour des raisons pragmatiques : perfectionner les prestations des interprètes, relever les problèmes les plus récurrents lors de l'interprétation vers le B, essayer d'y pallier et, éventuellement, mettre à jour les méthodes d'enseignement de l'interprétation vers le B. Nous nous appuyons sur les études effectuées précédemment par des chercheurs, confrontons leurs méthodes de travail, comparons les critères utilisés afin de trouver une méthodologie optimale qui permettrait d'obtenir des résultats fiables et objectifs. Afin d'ajouter une composante pratique à notre travail de recherche, nous souhaitons proposer quelques pistes pour effectuer de telles études à l'avenir. Méthodologiquement parlant, une telle expérience devrait permettre de dissocier, chez un même interprète, les défauts présents dans son interprétation vers le A et vers le B de ceux qu'on ne retrouve que vers le B, et ce, avec une récurrence qui permette une généralisation.

Par ailleurs, nous souhaitons mener une réflexion sur la nécessité d'informer le client sur le classement des langues en A, B et C. En effet, révéler qu'il existe deux directions possibles (interpréter vers le A et vers le B), expliquer, éventuellement, pourquoi l'interprétation vers le B n'est pas monnaie courante dans certains contextes, reviendrait-il à admettre qu'il existe deux types de qualité ? Ceci pourrait constituer une autre piste de recherche.

#### **IV Revue de littérature**

Après avoir défini la question de recherche et les objectifs, puis établi notre méthodologie de travail, nous allons procéder à l'analyse bibliographique afin de passer en revue les recherches qui ont été effectuées sur le sujet, porter un regard critique sur leur pertinence, mettre en relief leurs points forts et, le cas échéant, faire ressortir leurs points faibles, leur complémentarité ou leurs contradictions.

#### **3. Qualité de l'interprétation**

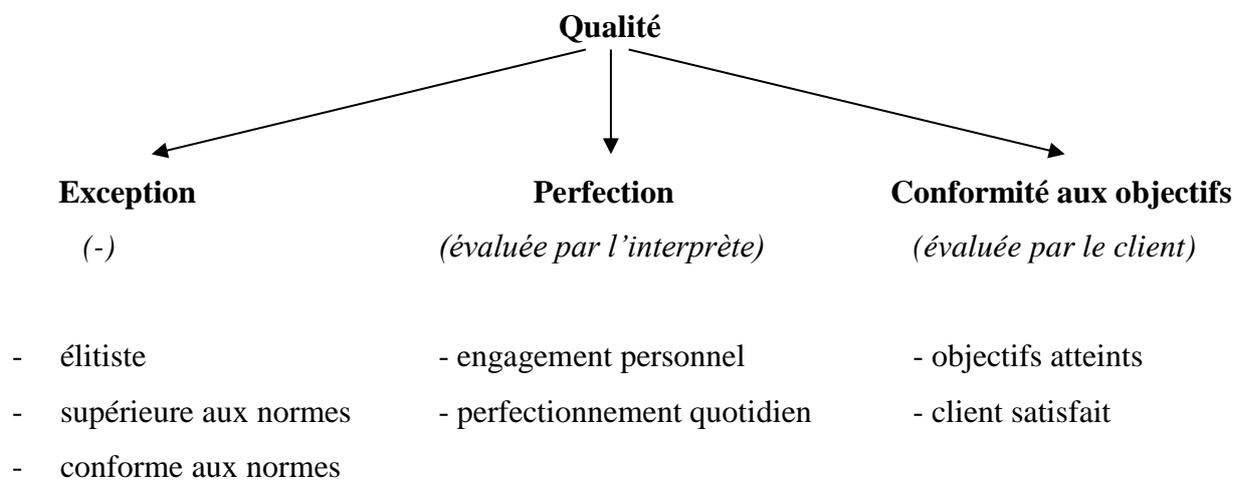
Comme nous avons pu constater, l'Ecole de Paris et l'Ecole soviétique ont des positions différentes quant à la directionnalité. La première estime que l'interprétation vers le A permet d'assurer une meilleure qualité que l'interprétation vers le B, ce qui contredit la position de l'Ecole soviétique. Il s'agit donc d'un débat autour de la notion de qualité qui constitue un des éléments clés de notre travail. De nombreux efforts ont été déployés par la communauté scientifique afin d'essayer de lui donner une définition univoque. Or, cette notion est extrêmement complexe et dotée de multiples facettes. La perception de la qualité dépend, en outre, de plusieurs facteurs : qui évalue la qualité, dans quel but, dans quel contexte etc. Le problème est toujours d'actualité et les

chercheurs sont nombreux à s'y intéresser. Nous allons faire un tour d'horizon des définitions proposées afin de faire l'état des lieux des connaissances théoriques et voir s'il est possible de dégager des critères de qualité universels qui s'appliquent à tout contexte.

Selon l'ISO, Organisation internationale de normalisation, la qualité se définit comme « l'aptitude d'un ensemble de caractéristiques intrinsèques à satisfaire des exigences » (Organisme Français de Certification, n.d.). En partant de cette définition on s'aperçoit que la qualité est une notion relative qui englobe plusieurs aspects et dont les critères sont dictés par le besoin. L'idée que ce n'est pas un bloc monolite mais un ensemble de caractères a déjà été exprimée par Herbert en 1952. Outre l'importance de la qualité de la langue, de la voix, de la nécessité d'éviter les phrases en suspens, il souligne l'importance de la fidélité et du style. Selon lui, l'interprète est parfois obligé de faire le choix entre la transmission exacte et précise du message de l'orateur et la nécessité de reproduire le style. Herbert ne propose pas de classement de ces facteurs selon l'ordre d'importance et n'évoque pas une différence dans la perception de la qualité par différents acteurs. Néanmoins, il faut tenir compte du fait qu'il s'agit de la première tentative de décomposer la notion de qualité et qu'elle a entraîné d'autres recherches dans ce sens. Gile (2002), quant à lui, estime que la qualité est la juxtaposition de plusieurs éléments, à savoir correction linguistique, prosodie et voix. Il est intéressant que Gile souligne l'importance non seulement de la voix de l'interprète mais aussi de la prosodie, c'est-à-dire des modulations de la voix, de sa tonalité et de l'intonation, éléments qui peuvent servir à véhiculer le message ou bien compenser une omission. En outre, selon Gile (1991), l'interprète est tenu de reproduire pleinement les intentions de l'orateur et de servir ses intérêts, ce que Le Féal a appelé « effet d'équivalence » (1990, p.155). Cette dualité de la tâche de l'interprète a été relevée déjà par Herbert (1952) qui affirmait que l'interprète doit faire savoir au public ce que l'orateur voulait lui transmettre et produire sur lui l'effet souhaité par l'orateur. Il s'agit donc de deux composantes essentielles d'une interprétation : le fond et la forme. La question est de savoir quelle importance il faut attribuer à chacune d'entre elles dans une situation donnée. Herbert a anticipé la possibilité d'un conflit entre les deux critères en fonction du contexte. En outre, il a mis en relief une autre dualité de l'interprétation – elle peut être considérée soit comme un produit, soit comme un service qui permet d'établir un acte de communication. Selon Pöchhacker (2011), dans le premier cas la priorité va être donnée à la fidélité et à l'expressivité de la langue cible, dans le deuxième cas – au succès communicatif, à l'interaction établie entre les participants qui correspond à leurs besoins individuels et aux attentes des organisateurs de l'événement. A mi-chemin entre l'interprétation comme produit et l'interprétation comme service, on retrouve l'effet communicatif équivalent. En tenant compte de la dualité de l'interprétation, Chesterman (1993) propose de

distinguer « les normes de production » ou bien « les normes professionnelles » appliquées par les fournisseurs de service, c'est-à-dire les interprètes et les « normes attendues », des utilisateurs. Dans la même veine, Grbić (2008) distingue trois dimensions de la qualité en fonction de celui qui l'évalue : *quality as exception* (qualité comme exception), *quality as perfection* (qualité comme perfection) et *quality as fitness for purpose* (qualité comme conformité aux objectifs).

**Graphique 1: « Trois dimensions de la qualité ». Tiré de *Constructing interpreting quality*, Grbić, N. (2008).**



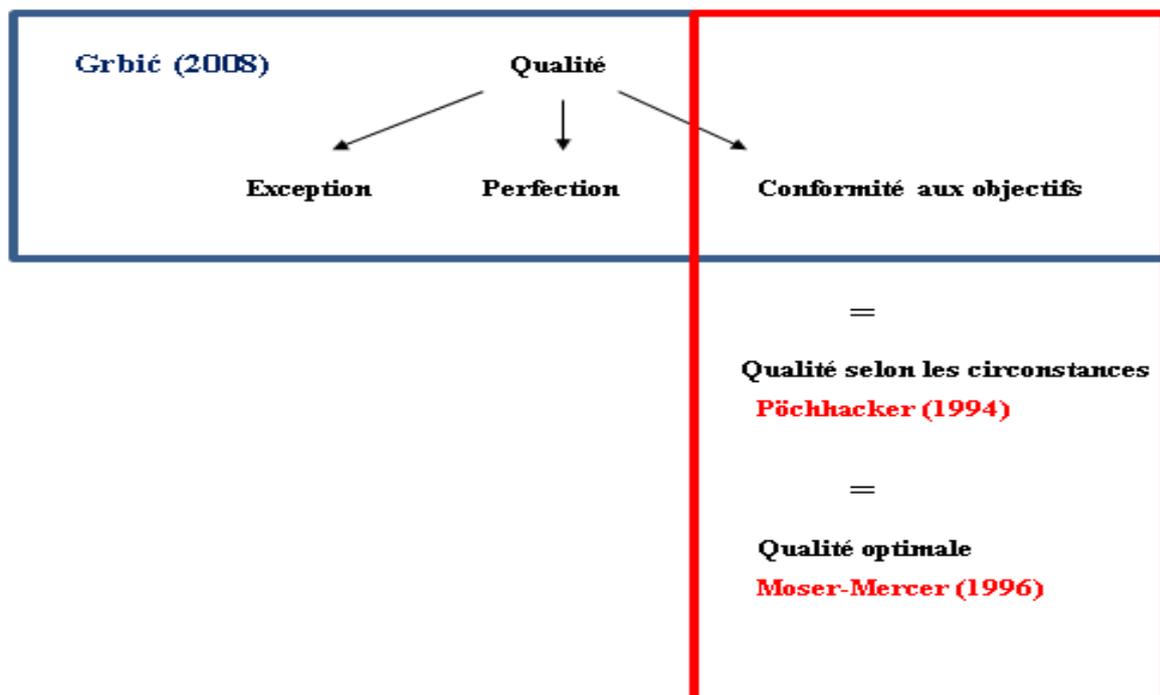
La première dimension est subdivisée en trois catégories : la qualité comme hautement élitiste et seulement atteignable par un nombre réduit de personnes, la qualité supérieure aux normes et la qualité conforme aux normes. En raison de sa transcendance absolue, une telle interprétation se passe d'évaluation. La deuxième dimension, évaluée par les interprètes eux-mêmes, considère la qualité en tant que perfection. Celle-ci est atteignable grâce à l'engagement personnel de l'interprète et à sa volonté de déployer des efforts et de se perfectionner quotidiennement. La troisième dimension est évaluée par les clients du point de vue de la finalité de l'interprétation, à savoir si les objectifs ont été atteints et si les besoins des clients sont satisfaits. Nous constatons ainsi que d'après Grbić (2008), la perception de la qualité peut varier en fonction de celui qui l'évalue. La définition de qualité proposée par Fleming (2013) vient en appui de la troisième dimension. Son approche consiste en ce que dans l'idéal, les utilisateurs oublient tout simplement qu'ils écoutent une interprétation. Par contre, ils comprennent tout de suite qu'il s'agit d'une interprétation si l'interprète fait de longues pauses, si ce qu'il dit n'est pas cohérent, si une

phrase contredit l'autre, si l'accent de l'interprète est très prononcé et s'accompagne d'erreurs grammaticales ou de mauvaises intonations ou si l'utilisation de la terminologie n'est pas correcte.

Il convient de noter que la « qualité correspondant à l'objectif » a été dégagée bien avant Grbić par les partisans de l'approche fonctionnelle à l'interprétation de conférence, à savoir Reiss, Vermeer et Holz-Mänttari (Holz-Mänttari, 1984; Reiss, 1971 ; Vermeer, 1983, cités par Nord, 2006). En effet, elle fait écho à la théorie du *skopos*, développée par les linguistes Vermeer et Reiss en 1984, et qui présente l'interprétation sous l'angle de son utilité, le terme grec *scopos* signifiant l'objectif, le but. Selon elle, toute production, écrite ou orale, a un but précis et un public cible, ce qui doit être respecté par l'interprète. Selon cette théorie, le texte cible doit avant tout respecter la norme de la cohérence *intratextuelle*, c'est-à-dire que le texte doit avoir du sens dans la situation de communication donnée et dans la culture donnée. La cohérence *intertextuelle*, c'est-à-dire la fidélité à l'original, passe ainsi au second plan. Il est intéressant de relever que dans cette théorie l'original ne joue pas le rôle central d'un élément qui détermine la nature de son interprétation. Le discours interprété est présenté comme une entité de plein droit dont la fonction peut être différente de celle de l'original. L'interprète l'adapte en fonction des demandes du public cible (Nord, 2006). Comme le disait Nida (1976), il n'est pas judicieux d'évaluer l'interprétation en tant que telle. Elle peut être bonne ou mauvaise seulement pour quelqu'un. Dunne (2006, p.219), quant à lui, va plus loin et suggère que « la qualité est définie comme le client le souhaite ». Il rejoint ainsi Lederer (1982) selon laquelle ce sont les effets produits par l'interprétation sur les auditeurs, c'est-à-dire son utilité, qui déterminent la qualité. Cependant, Vuorikoski (2004) et Diriker (2004) évoquent l'hétérogénéité des participants aux conférences même les plus spécialisées. Les exigences des clients étant souvent irréalistes (Bühler, 1986) et leurs profils pouvant être tellement variés qu'il n'est pas judicieux de généraliser la notion « satisfaction du client ». De plus, à nos yeux, la notion de « client » étant assez vague, il serait impotrant de préciser s'il s'agit du donneur d'ordre, de l'orateur, de l'auditeur ou de tous les acteurs. En effet, nous estimons que la qualité ne peut se limiter à la satisfaction des auditeurs. Nous considérons que l'orateur, lui aussi, veut être sûr d'avoir un bon interprète pour que, comme l'a indiqué Gile (1991), ses pensées et son raisonnement soient rendus de manière fidèle, alors que le donneur d'ordre aspire à ce que la communication soit bien établie. En outre, cette définition ne prend pas en consideration les exigences des interprètes eux-mêmes et de leurs pairs. Pour reprendre l'idée exprimée par Cartellieri (1983), très souvent, être un bon interprète signifie une chose pour un délégué et autre chose pour un collègue. Tous les acteurs, à nos yeux, aspirent à ce que l'interprétation soit réussie et de qualité.

Selon Pöchhacker (1994), l'interprète ne devrait pas viser une interprétation de qualité idéale mais « qualité selon les circonstances », ce qui correspond à « qualité optimale » proposée par Moser-Mercer en 1996 : si les conditions externes sont appropriées, l'interprète peut atteindre une qualité dite « zéro défaut ». Nous constatons également la convergence avec la troisième dimension de qualité proposée par Grbić en 2008 : qualité comme conformité aux objectifs. Sur la base de ces observations, nous pouvons compléter le graphique proposé par Grbić de façon suivante :

**Graphique 2: « Dimensions de la qualité », basé sur « Trois dimensions de la qualité ». Tiré de *Constructing interpreting quality*, Grbić, N. (2008).**



Les trois chercheurs s'accordent à dire que les conditions dans lesquelles travaille un interprète, peuvent influencer positivement ou négativement sur sa prestation. La qualité dépend donc de plusieurs facteurs internes et externes, à savoir non seulement de l'expérience de l'interprète et de son degré de préparation, mais aussi de la qualité du son, du débit de l'orateur, etc. (Moser-Mercer, 2008). Gile (1991) évalue la qualité du point de vue du produit fini et estime qu'une interprétation de qualité est celle qui reproduit une image fidèle au discours original. Pöchhacker (2001), au contraire, considère que l'évaluation de la qualité ne doit se porter ni sur le produit fini, ni sur les intentions de l'orateur mais sur un processus communicatif en tant que tel, c'est-à-dire que si la communication est bien établie, elle est considérée de qualité.

Pour comprendre ce qu'est la communication et quand on peut affirmer qu'elle est réussie, il convient de se rappeler de la théorie de l'acte de langage, développée par Austin en 1962, puis par Searle en 1969. Les deux notions clés de cette théorie sont l'intention et la convention. La personne qui s'adresse à son interlocuteur a l'intention de lui communiquer un certain contenu, et elle le fait grâce aux moyens linguistiques qui ont une signification conventionnelle. Les deux chercheurs estiment que puisque à la base du langage se trouve une intention, il faut considérer toute énonciation comme un acte. Selon cette théorie, les actes de langage se subdivisent en 3 catégories : actes locutoires (le fait de dire quelque chose), illocutoires (un acte effectué en disant quelque chose), perlocutoires (production de certains effets, visés ou non, sur l'auditoire). Selon Searle (1969), afin de comprendre le sens de l'énoncé de l'orateur il est crucial de comprendre son intention. Selon cette théorie, le sens de l'énoncé se forme grâce à l'interaction entre l'orateur et le receveur dans un contexte donné. L'orateur part du principe que son interlocuteur ou son public disposent de certaines connaissances préalables pour que l'interaction puisse être établie, c'est-à-dire qu'ils ont la capacité mais aussi la volonté de comprendre.

Nous pouvons en conclure que la qualité est une notion qui englobe plusieurs éléments. Selon Grbić (2008), elle dépend des facteurs tels que les qualités personnelles, les aspects liés à la prestation et le processus d'acquisition des compétences. Elle peut être évaluée par différents acteurs, qui risquent d'avoir une perception différente de la qualité en fonction de ce qu'ils attendent du processus de communication. Collados Aís & Gile (2002) proposent même de ne pas chercher à déterminer la qualité absolue mais de définir les qualités d'interprétation au pluriel qui changent en fonction des circonstances et des personnes concernées. La notion de « qualité d'interprétation » se prête donc difficilement à la généralisation. Néanmoins, il existe des moyens d'améliorer la qualité, notamment grâce à l'optimisation des conditions de travail, la mise en place de normes et de bonnes pratiques, de procédures de certification établies par des agences nationales et/ou internationales, tels que l'ISO (Grbić, 2008).

#### **4. Equivalence**

Afin d'évaluer la qualité de la traduction et de l'interprétation, on utilise souvent la notion d'équivalence, qui a, elle aussi, fait l'objet de diverses perceptions et définitions. Précisons que dans leurs travaux, la plupart des chercheurs se sont penchés sur la traduction, mais nous estimons que les résultats de leurs recherches peuvent également être appliqués à l'interprétation. Ainsi, Nida était l'un des chercheurs qui a apporté une contribution significative au développement de la théorie de l'équivalence. Dans ses travaux il distingue l'équivalence formelle et l'équivalence dynamique.

Il précise cependant que les équivalences exactes n'existent pas entre deux langues et l'interprète doit s'efforcer à trouver l'équivalent le plus proche possible (Nida, 1964). Selon l'équivalence formelle, l'interprétation doit refléter la forme et le contenu de l'original. L'équivalence dynamique vise à faire passer le message de l'original et produire l'effet équivalent sur le public. Selon Nida, l'interprète devrait produire l'équivalent naturel le plus proche du message de l'original, d'abord quant à la signification, puis quant au style (Mounin, 1986).

Koller (1995, cité par Shveitser, 1988) distingue 5 types d'équivalence : dénotative, connotative, textuelle-normative, pragmatique et formelle. Pourtant, selon lui, l'interprète opère toujours avec des valeurs relatives. Lors de chaque nouvelle interprétation, il établit une nouvelle hiérarchie de valeurs et une nouvelle hiérarchie de normes d'équivalence. Puisque l'importance attribuée à ces normes varie d'une interprétation à l'autre, à ses yeux, il est impossible de dégager une norme qui soit présente dans tout type d'équivalence. Nous estimons que l'atout indéniable de son point de vue consiste en son approche relativiste à l'égard de l'équivalence. Il tient compte de la complexité du processus de l'interprétation et de la nécessité d'adapter l'interprétation au public cible, au contexte donné. Par contre, à notre avis, il est fondé d'affirmer que la valeur pragmatique fait partie intégrante de toute équivalence. Son rôle a été souligné notamment par Jäger (1982, cité par Shveitser, 1988). Il a attribué une importance majeure à l'équivalence communicative et l'a définie comme un rapport entre l'original et la traduction, où les deux textes possèdent une valeur communicative identique. Parallèlement à la notion « d'équivalence », il utilise la notion « d'invariant », c'est-à-dire d'élément qui reste le même dans l'original et dans la traduction, en l'occurrence, sa valeur communicative.

La notion de « norme d'interprétation » a été introduite par Komissarov (1990). Elle englobe une série d'exigences normatives, à savoir l'équivalence, le registre et le style, l'usage, la norme pragmatique et la norme conventionnelle. Il subdivise la norme d'équivalence en plusieurs niveaux et en répertorie cinq de première importance : les niveaux des signes linguistiques, de l'expression, de la communication, de la description d'une situation et du but de la communication. Selon lui, l'équivalence du contenu sert de base pour une équivalence communicative. La traduction/interprétation qui respecte non seulement la norme d'équivalence mais aussi toutes les autres normes est appelée, d'après la terminologie de Komissarov, « adéquate ». La qualité d'interprétation dépend donc, selon lui, du respect des exigences normatives par l'interprète et du caractère des déviations, volontaires ou non, de celles-ci. Il considère que « perevod », c'est-à-dire la traduction et l'interprétation, mènent à la création d'une oeuvre qui doit intervenir en qualité d'équivalent de l'original. L'interprète est donc tenu de recréer dans une autre langue le discours

équivalent à celui de l'orateurs en respectant le registre, le style, l'usage de la langue d'arrivée et les conventions qui prévalent à l'époque donnée. Contrairement à Koller, qui se contente d'énumérer les types d'équivalence sans les classer par ordre d'importance, Komissarov, tout comme Gile, attribue un rôle essentiel à l'aspect pragmatique, c'est-à-dire à la nécessité d'exercer l'influence voulue sur le récepteur (Komissarov, 1990). Conformément à la théorie de l'acte de langage, dans son intervention l'orateur peut souhaiter persuader le public de telle ou telle chose, l'informer, l'inciter, défendre son point de vue implicitement ou explicitement, le non-dit étant aussi important que le dit (AIIC, 2000 ; Setton & Dawrant, 2016). Quel que soit son objectif, une chose est sûre – il veut induire une action sur son destinataire et produire sur lui un certain effet (Searle, 1969). Le rôle de l'interprète est d'analyser le message dans sa globalité et de refléter fidèlement la position de l'orateur en étant attentif à son intention communicative et informative (Setton & Dawrant, 2016). Comme l'a indiqué Gile (1991), à chaque fois l'interprète fait le maximum pour devenir un alter ego de son orateur.

Nous pouvons constater que plusieurs théoriciens utilisent les types d'équivalences afin d'évaluer la qualité de la traduction/interprétation. Ils reçoivent une appellation différente selon le chercheur mais désignent souvent le même concept ou des concepts entre lesquels il n'existe qu'une différence infime. Nombreux sont les chercheurs qui s'accordent à dire que l'une des composantes les plus importantes, si ce n'est pas la plus importante, d'une traduction/interprétation digne de ce nom, est la valeur pragmatique, qu'elle que soit sa dénomination : « équivalence dynamique » (Nida), « but de communication » (Komissarov), « valeur communicative » (Jäger), « équivalence pragmatique » (Koller), « intentions et intérêts de l'orateur » (Gile). Cette approche fonctionnelle rejoint la théorie du skopos, selon laquelle l'interprétation est de qualité si le discours cible fonctionne de la manière souhaitée par l'orateur dans un contexte socio-culturel donné (Pöchhacker, 1995).

## **5. Qui peut assurer une interprétation de qualité ?**

Il existe plusieurs approches quant à la notion de la qualité de l'interprétation. Mais qui peut prétendre assurer une interprétation de qualité ? Est-ce un interprète doté de qualités innées exceptionnelles (qualité comme exception), ou tout interprète qui est prêt à s'investir, se perfectionner au quotidien afin d'améliorer ses compétences professionnelles (qualité comme perfection)? Mackintosh (1999) estimait qu'on ne naît pas interprète, on le devient. Kremer (2009) la rejoint dans cette idée en disant que les aspirants interprètes doivent avoir non pas un talent mais des prédispositions telles qu'une vaste culture générale, un esprit d'analyse et de décision, de la

concentration, une aisance dans l'expression orale, mais qu'il est également important de suivre une formation rigoureuse. Par ailleurs, l'AIIIC a toujours affirmé que les examens d'entrée dans les écoles d'interprètes devaient justement vérifier la présence de ces prédispositions (Mackintosh, 1999). Selon Setton & Dawrant (2016b), être interprète, ce n'est ni inné, ni acquis mais un peu entre les deux. L'enseignement de l'interprétation portera ses fruits si l'étudiant a non seulement un talent mais aussi s'il a un esprit curieux, s'il maîtrise ses langues de travail au niveau requis pour la profession et s'il a suivi une formation professionnelle.

Nous voyons donc que la notion de qualité est multidimensionnelle et, comme l'a dit Moser-Mercer (2008), qu'elle dépend non seulement de l'expérience de l'interprète et de son degré de préparation mais aussi de la qualité du son, du débit de l'orateur, etc. Cette idée est reflétée dans la notion de « qualité optimale » proposée par Moser-Mercer en 1996. Comme l'a relevé Grbić (2008), il est difficile, voire impossible de trouver une définition de la qualité de l'interprétation qui recouvre tous ces aspects et toutes les situations car la qualité de l'interprétation n'est pas inhérente à l'interprétation mais lui est attribuée par telle ou telle personne. Comme nous l'avons constaté, la qualité peut être étudiée sous des angles différents. Il est possible de l'étudier du point de vue de l'interprète, du donneur d'ordre, de l'orateur, de l'utilisateur, des collègues interprètes, des enseignants et des chercheurs. Comme l'indique Moser-Mercer (1996), leurs attentes ne sont pas les mêmes, ce qui veut dire qu'ils n'appliquent pas forcément les mêmes critères. Elle propose donc de considérer la qualité comme une construction sociale liée à une certaine période, un certain contexte, une certaine culture et qui varie en fonction du point de vue qu'on adopte et qui subit en permanence des modifications.

## **6. Interprétation simultanée vers le B**

### **6.1 Particularité de l'interprétation vers le B**

L'interprétation vers le B possède un certain nombre de caractéristiques qui la distinguent, à bien des égards, de l'interprétation vers le A. Cette particularité éveille l'intérêt de la communauté scientifique. L'une de ces particularités est une plus grande capacité d'anticipation (Kurz & Färber, 2003). En effet, de nombreuses recherches ont démontré que le cerveau non seulement intégrait les nouveaux mots, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, aux éléments précédents du discours mais anticipait également les structures grammaticales et lexicales (Altmann & Mirkovic, 2009 ; Jaeger & Snider, 2013 et al., cités par Kaan, 2014). Lorsque l'anticipation s'avère fautive, l'erreur est utilisée pour affiner l'anticipation à l'avenir (Jaeger & Snider, 2013 et al., cités par Kaan, 2014). En outre, Dussias, Valdés Kroff et al. (2013, cités par Kaan, 2014) indiquent que la plupart des

locuteurs natifs arrivent à utiliser les informations plus rapidement afin de mieux anticiper les éléments à venir contrairement aux locuteurs non natifs. Selon Chernov (2004), l'anticipation est plus facile à partir de la langue A du fait de la connaissance des structures grammaticales et des références culturelles. En outre, les interprètes mémorisent davantage lorsqu'ils travaillent à partir de leur langue A (Opdenhoff, 2012 ; Visson, 1991). L'importance de la mémoire a été soulignée par Bajo (2000, cité par Opdenhoff, 2012). En effet, la mémoire tampon permet à l'interprète de retenir les informations analysées et d'y intégrer de nouvelles informations afin d'assurer une meilleure compréhension du message en faisant des inférences, en levant des ambiguïtés, en reprenant des références etc.

Dans son étude, Donovan (2005, citée par Godijns & Hinderdael, 2005) a affirmé que l'interprétation vers le B implique une fatigue et un stress plus importants. Cependant aucune recherche empirique n'a été menée en ce sens afin de mesurer le stress physiologique ou psychologique. Si nous nous référons au modèle d'efforts élaboré par Gile (1997), l'interprétation est composée de trois principaux efforts : l'effort d'écoute et d'analyse, l'effort de mémoire et l'effort de production, sans parler de l'effort de coordination des trois efforts. Nous estimons que ces efforts sont distribués de manière différente en fonction de la directionnalité : l'interprétation vers le B implique un faible effort de compréhension. En effet, Denissenko (1989) souligne que la compréhension de sa langue maternelle est toujours meilleure, notamment dans des conditions de travail difficiles, à savoir haut débit de l'orateur, accent difficile etc. En effet, la bonne compréhension est un prérequis essentiel dans le processus d'interprétation car l'incompréhension de l'original est irrémédiable. Cependant les tests d'aptitude linguistique intitulés Cloze (textes à trous) qui ont été développés par Taylor en 1953 se basent sur l'hypothèse que les textes sont redondants et contiennent plus d'information qu'il n'en est nécessaire pour les comprendre. Ainsi, il est possible de saisir le sens du texte même s'il est incomplet ou grammaticalement incorrect. Les locuteurs natifs reconstruisent le message automatiquement et sans effort tandis que les non-natifs ont besoin de beaucoup plus de ressources cognitives pour effectuer la même tâche (Chabasse & Kader, 2014, cités par Pöchhacker, 2015).

McAllister (2000) estime que nous n'avons aucune difficulté de compréhension de sa langue A même en présence d'un accent. Il convient, à notre avis, de relativiser cette affirmation. Jaber & Hussein (2011) ont mené une étude visant à évaluer l'intelligibilité des propos des locuteurs non-natifs (Français, Japonais et Jordaniens) s'exprimant en anglais. 110 participants dont l'anglais était la langue maternelle ont donné la note 4.4 sur 5 aux Jordaniens car ils ont trouvé leur accent le plus compréhensible. Ils ont été suivis par les Français qui ont reçu la note 3.2 sur 5 et les Japonais qui

ont reçu 2.5 sur 5. Cela prouve bien qu'il existe des variations dans le niveau de compréhension de l'accent étranger par des natifs. Il est à noter cependant que les participants à cette étude n'étaient pas des interprètes. Les interprètes professionnels ont une plus grande maîtrise de leur langue maternelle tant au niveau phonétique qu'au niveau lexical et grammatical. Leur rôle ne se limite pas à la compréhension de la langue. Contrairement aux auditeurs lambda qui parfois n'analysent pas la langue dans son ensemble mais uniquement jusqu'à un niveau suffisant pour atteindre un certain objectif (Christianson et al., 2001, 2010; Ferreira et al., 2001, 2002; Ferreira, 2003; Ferreira & Patson, 2007, cités par Lev-Ari, 2014), les interprètes sont tenus d'analyser et de faire passer le message dans les moindres détails par le biais d'une écoute active. Tout ceci nous amène à supposer que bien que le stress soit toujours présent dans une situation d'interprétation, l'idée que l'interprétation vers le B implique une fatigue supplémentaire, n'est pas suffisamment corroborée. Les études psychophysiques nous ont permis de comprendre l'influence des structures linguistiques sur le processus cognitif lors de l'interprétation simultanée (Seeber, 2011). Dans leur travail, Rinne et al. (2000, cités par Seeber, 2011) ont relevé que l'interprétation simultanée vers le B est plus exigeante sur le plan neurologique car elle provoque une activité fronto-temporale plus importante. Précisons cependant que cette étude s'est penchée sur une combinaison spécifique à savoir allemand-anglais.

Une autre particularité est l'exigence systématique des interprètes à l'égard de leur langue B, même si cela s'applique également aux langues A et C. La preuve en est que malgré le fait que l'anglais soit devenu une langue largement utilisée par des locuteurs non natifs qui ne la maîtrisent pas toujours, les interprètes travaillant vers le B anglais, eux, continuent à mettre la barre très haut quant à leur compétence en langue B. Le sondage réalisé en 2010 par Albi-Mikasa parmi 32 interprètes professionnels, membres de l'AIC dont 23 avaient l'anglais comme langue B, montre que 53% de participants essaient de se rapprocher au maximum au niveau d'un locuteur natif, 25% visent à avoir un B solide. Seulement 6% affirment qu'ils ne se font pas d'illusions et ne visent donc pas le niveau d'un locuteur natif. Les 16% restant sont les interprètes n'ayant pas de langue B. Ceci étant dit, le sondage montre également que 72% des interprètes adaptent volontairement leur niveau d'anglais aux compétences linguistiques estimées du public, notamment lorsqu'ils ont la preuve de l'absence de locuteurs natifs dans la salle.

A contre-courant, Déjean Le Féal (2005, citée par Godijns & Hinderdael, 2005) estime que le dynamisme de l'interprète travaillant vers le B est affaibli car il aurait plus de mal à s'exprimer. Et de rajouter qu'il est davantage exposé au risque de faire des interférences linguistiques et doit donc redoubler de vigilance. Elle rejoint ainsi Seleskovitch & Lederer (1984), selon lesquelles

l'interprète travaillant vers le B applique une approche littérale plutôt que celle basée sur le sens du fait d'un manque de ressources linguistiques et mentales nécessaires pour transmettre le message en utilisant un langage idiomatique. Dans la même veine, Donovan (2005, citée par Godijns & Hinderdael, 2005) estime que les petites maladresses en termes de fluidité ou de flexibilité qui caractérisent la langue B risquent de devenir plus flagrants dans le feu de l'action. Cependant, comme l'a indiqué de Groot (2011), les interprètes professionnels arrivent à trouver les noms des concepts, reconnaître des noms et leur attribuer une signification plus rapidement que les bilingues maîtrisant parfaitement bien les deux langues. Ceci prouve que les interprètes acquièrent un savoir-faire dont les bilingues ne disposent pas mais qui est indispensable pour gérer deux systèmes linguistiques à la fois. Le fait que l'interprète aurait des choix linguistiques plus limités pourrait représenter un avantage car la prise de décision se fait plus rapidement. Par conséquent, l'interprète peut se concentrer davantage sur l'écoute et le contrôle de la production (Denissenko, 1989).

Selon l'auto-évaluation des interprètes eux-mêmes, la qualité de leur prestation est de manière générale meilleure lorsqu'ils travaillent vers le A et sans prendre de relais (Gambier & van Doorslaer, 2010). En effet, l'interprétation vers le B implique des efforts supplémentaires de la part des interprètes car la langue B est moins flexible que la langue A et, par conséquent, il s'avère plus difficile de maintenir un langage idiomatique (Setton & Dawrant, 2016). Donovan (2005, citée par Godijns & Hinderdael, 2005) fait remarquer que les facteurs tels que la densité, la complexité et l'absence de redondance nuisent à la qualité de l'interprétation vers le B. Cependant ce sont les défis relevés par tous les interprètes au quotidien car ces facteurs peuvent également être nuisibles à la qualité de l'interprétation vers le A. En outre, ces affirmations émanent uniquement de l'expérience professionnelle de Donovan et ne sont appuyées par aucune recherche. Afin de surmonter les difficultés lors de l'interprétation vers le B, les interprètes ont recours à plusieurs stratégies qui sont similaires à celles utilisées lors du travail vers le A et sur lesquelles nous allons revenir plus tard.

La notion d'accent est également très pertinente lorsqu'il s'agit de l'interprétation vers le B. Certes, c'est un grand avantage pour l'interprète de comprendre les accents de sa langue A. Néanmoins il doit faire un effort supplémentaire et veiller à ce que son accent à lui soit neutre. Cheung et Stévaux (2003, 2007, cités par Pöchhacker, 2015) estiment qu'un accent non natif peut se répercuter sur la perception de la qualité. En effet, dans certains contextes précis, un accent natif est obligatoire. Ainsi, un accent allemand natif est un prérequis lorsqu'on travaille pour une chaîne de télévision allemande (Kurz & Pöchhacker, 1995, cités par Kahane, 2000) ou lorsqu'on travaille à une conférence qui se tient en Allemagne (Kalina, 2005). Cependant, Gile (1990), Bartłomiejczyk

(2004), Kalina (2005) et Martin (2005) font remarquer que les exigences des utilisateurs à cet égard ne sont pas les mêmes : les utilisateurs russophones et anglophones sont nettement plus tolérants à l'égard de l'interprète avec un accent étranger que les utilisateurs francophones. Or, nous estimons que cette distinction linguistique est trop vague car la notion d'anglophone recouvre plusieurs réalités (géographiques, ethniques, culturelles) et la notion de francophone est tout aussi large. En outre, cette affirmation est basée sur des observations personnelles de portée réduite qui sont purement subjectives et ne sont pas corroborées par des données concluantes. Par ailleurs, le constat est différent si on se réfère à l'étude commandée par l'AIIC, menée entre 1993 et 1994 par Moser parmi 94 interprètes qui ont effectué plus de 200 interviews lors de 84 réunions partout dans le monde. Parmi les utilisateurs, aucun germanophone n'a trouvé la présence d'un accent très irritante. 17% l'ont trouvé assez irritante. Parmi les francophones ce chiffre a été de 2% et de 10% respectivement. Parmi les anglophones il est monté à 9% et 14% respectivement. Quant aux Italiens et aux Espagnols, ils se sont montrés les plus sévères à l'égard des interprètes ayant un accent. Moser précise néanmoins que ces deux derniers groupes ont été les moins représentatifs (7 Italiens, 18 Espagnols) et ce résultat ne peut donc pas être généralisé. Dans le sondage organisé par Pöchhacker & Zwischenberger (2010) un des participants a indiqué que ce n'est pas uniquement l'accent natif qui compte mais l'intonation native. Selon le répondant, elle est essentielle pour la bonne compréhension du message. Il a rejoint ainsi la position de Gile qui soulignait le rôle de la prosodie sans préciser toutefois si l'intonation devait être native ou pas. Quoi qu'il en soit, nous pouvons constater que les attentes vis-à-vis de l'accent dépendent dans une large mesure du pays où se tient la conférence et du public auquel s'adresse l'interprétation. La seule conclusion que nous pouvons tirer ici est donc qu'il est nécessaire d'établir des critères de qualité non seulement par contexte de communication mais aussi par pays. Mais cela a-t-il encore un sens dans un monde globalisé où les interprètes de conférence travaillent sur plusieurs continents à la fois ?

## **6.2 Stratégies d'interprétation vers le B**

La question de Lim (2003), *to B or not to B* ? n'est plus d'actualité car le marché du travail a bien changé depuis. La question qu'il faut se poser aujourd'hui est *How to B* ? Cette question avait déjà été posée en 1992 par Snelling qui affirmait que l'interprétation vers le B était déjà à l'époque une réalité sur le marché.

Afin d'assurer la qualité du travail, les interprètes utilisent diverses stratégies (Bartlomiejczyk, 2006 ; Gile, 1995). Riccardi (2002) propose de diviser toutes les stratégies en stratégies de compréhension (recours aux connaissances du monde, anticipation, segmentation),

stratégies de production (compression, expansion, approximation, généralisation, reformulation, rétablissement du sens et transcodage), stratégies générales (gestion du flux d'information, auto-contrôle) et stratégies d'urgence (omission, transcodage, reformulation). Pour notre part, nous avons décidé de voir s'il a été établi par des chercheurs que les interprètes ont recours aux mêmes stratégies en travaillant vers le A et vers le B.

Bartłomiejczyk (2006) a mené une étude expérimentale parmi 36 étudiants en interprétation d'un niveau avancé travaillant à partir de l'anglais B vers le polonais A et inversement. Elle a permis d'identifier 21 stratégies utilisées par les participants et de constater qu'ils ont eu recours à des stratégies différentes en fonction de la directionnalité. En effet, les inférences, la reformulation, le transcodage, le recours aux connaissances du monde, les ajouts, l'auto-correction ont été utilisés plus lors de l'interprétation du B vers le A. Les étudiants travaillant à partir du A, par contre, ont utilisé la transformation syntaxique, l'approximation, la paraphrase, la visualisation et la compression. Les stratégies telles que le transfert, l'anticipation et l'implication personnelle ont été utilisées par tous les participants quelle que soit la directionnalité. Cette étude, tout en confirmant les différences dans le choix des stratégies d'interprétation en fonction de la directionnalité, comporte certaines limites, notamment la portée réduite et la méthode utilisée (les protocoles verbaux retrospectifs) et devrait donc être corroborée par d'autres recherches.

Selon Babayeva (2008), il n'y a pas, à quelques exceptions près, de différence dans les méthodes et les approches utilisées par les formateurs. Les étudiants qui travaillent vers le B sont parfois mis dans une situation de *pure customer*, c'est-à-dire qu'ils travaillent avec leurs pairs qui dépendront entièrement de l'interprétation car ils ne maîtrisent pas la langue source. L'étude menée par Babayeva a montré que les exercices proposés par les formateurs sont les mêmes mais l'ordre de priorité diffère légèrement, en fonction de la directionnalité.

Al-Salman & Al-Khanji (2002) ont mené une étude parmi 10 interprètes professionnels travaillant vers l'arabe et vers l'anglais et ont évoqué huit stratégies les plus récurrentes chez eux. Ceux qui travaillaient vers l'arabe A ont eu recours plus fréquemment à l'anticipation, l'approximation, aux idées non transmises, à l'interprétation mot à mot, à une langue dialectale au lieu de la langue standard. Ceux qui travaillaient vers l'anglais B ont privilégié l'omission et le résumé. En outre, ils ont observé que l'interprétation vers la langue A ne facilite pas toujours la tâche aux interprètes de la cabine arabe car pour eux l'encodage (la production) peut se révéler plus difficile que le décodage (la compréhension). Ainsi, ils ont abouti à la conclusion que les interprètes se sentent plus à l'aise en travaillant vers le B. Ceci s'explique par la particularité de la langue arabe et par l'effort supplémentaire requis pour la production dans l'arabe standard. Il convient de

préciser que cette étude a été menée parmi des pratiquants de l'interprétation qui n'ont pas été diplômés en interprétation de conférence mais qui exercent le métier depuis plus de cinq ans. Rajoutons également que rien n'est dit sur les marchés sur lesquels ils travaillent.

Vuorikoski (2004) constate qu'en cas de discours dense ou rapide, les interprètes travaillant vers le B se concentrent tellement sur le message qu'ils peuvent adopter des stratégies telles que l'omission d'informations déjà connues par les délégués, des expressions idiomatiques et des métaphores. Par conséquent, elle considère que la précision de l'interprétation en souffre. Nous estimons qu'il faut expliquer ce qu'on entend par la précision: précision du fond, celle de la forme ou les deux ? Dans l'exemple ci-dessus, la précision du fond est assurée et c'est elle qui prévaut.

Pendant la période d'apprentissage, certains chercheurs proposent aux interprètes en herbe quelques astuces et techniques spécifiques au B pour améliorer le rendu. Ainsi, Guichot de Fortis (2007) conseille de redoubler d'attention en matière de registre et de privilégier des expressions moins familières que celles de l'original, opter pour des phrases simples et faire attention à l'emploi de métaphores et d'images. Il propose également des techniques qui permettraient de consolider la langue B au quotidien. Setton & Dawrant (2016) estiment que la segmentation, la concision, la compression et l'anticipation peuvent être utilisés par les étudiants et les interprètes qui travaillent vers le B. En outre, ils évoquent les problèmes les plus récurrents auxquels font face les étudiants en interprétation ayant un B (blocage, problème de vitesse, transfert inter-culturel, peur de commettre une erreur etc.) et proposent des solutions correspondantes (paraphrase, segmentation, recherche des équivalents culturels, travail sur la fluidité, *deliberate practice* etc). Il est possible, selon eux, grâce à une pratique régulière, de maîtriser une langue acquise au point de la transformer en langue B.

Qu'est-ce qui détermine donc le choix des stratégies ? Selon Riccardi (1995), tout dépend de la structure syntaxique des langues : plus ces structures sont différentes, plus l'interprète aura recours aux stratégies. En guise d'exemple, elle cite son ressenti personnel : interpréter de l'anglais vers l'italien est moins fatigant que de l'allemand vers l'italien, justement en raison des particularités syntaxiques de l'allemand. Nous estimons cependant que cette affirmation est sujette à débat car la notion de la complexité linguistique est assez subjective. En outre, comme le souligne Iliouhine (2010), la question de savoir quelle est la combinaison linguistique qui présente le plus de difficultés pour l'interprète de conférence est l'une des plus contradictoires. Ainsi, Setton (1997) nous rappelle qu'avant, la possibilité d'assurer une interprétation adéquate entre les langues « asymétriques », telles que le chinois ou le japonais et les langues européennes, était mise en question. Cependant les interprètes expérimentés arrivent à surmonter ces problèmes en appliquant diverses stratégies.

A notre avis, les stratégies d'interprétation restent universelles pour toutes les combinaisons linguistiques. Le choix fait par l'interprète dépend aussi bien des facteurs linguistiques qu'extralinguistiques.

## **V. Evaluation de la qualité**

Comme l'indique Moser-Mercer (1998), l'interprétation, comme tout autre service, doit faire l'objet d'évaluation. Ceci est surtout vrai parce que les tarifs pratiqués par les interprètes professionnels sont assez élevés ce qui fait augmenter les attentes des consommateurs vis-à-vis du service rendu.

Il semble fondamental de comprendre l'objectif d'évaluation de la qualité. Selon Moser-Mercer, l'objectif fixé va déterminer le choix de l'étude à mener. En effet, elle distingue *quality measurement* (mesure de la qualité), *quality assessment* (appréciation de la qualité) et *quality evaluation* (évaluation de la qualité) (Moser-Mercer, 1996). « Mesure de la qualité » effectuée dans les laboratoires permet de savoir combien de fautes l'interprète a fait lors de sa prestation, dans quelle mesure la densité de l'original s'est répercutée sur le rendu de l'interprète, quel a été le rôle de la préparation, etc. Cette étude est menée à l'aide des échelles d'évaluation qui sont largement utilisées dans le domaine de l'interprétation tant dans le cadre de la recherche que dans les écoles (Lee, 2008). « Appréciation de la qualité » s'effectue dans la durée par les chercheurs qui souhaitent tester tel ou tel outil pédagogique et étudier son influence sur les prestations des étudiants. « Evaluation de la qualité » permet de savoir si le client a été satisfait de la prestation de l'interprète, si, à son avis, l'interprète a utilisé la terminologie appropriée, si l'interprète est conscient des fautes qu'il a faites etc. Elle vise donc à analyser l'interprétation sur le terrain et met l'accent sur la finalité, ce qui correspond à la « qualité comme conformité aux objectifs » proposée par Grbić (2008). Toutes les approches susmentionnées représentent des tentatives d'analyser la notion abstraite de qualité et ont une valeur non négligeable non seulement pour la recherche scientifique mais aussi pour l'enseignement de l'interprétation simultanée, pour l'auto-évaluation des interprètes et pour le développement de la profession. Dans ce travail, nous allons nous pencher sur l'évaluation de la qualité, car elle correspond plus à notre sujet de recherche et présenter de manière succincte les deux autres approches.

### **7.1 Mesure de la qualité**

Afin de trouver un instrument qui permettrait de mesurer la qualité de l'interprétation, Tiselius revisite en 2009 les échelles de Carroll (1966). Ces échelles ont été les premières à avoir

été appliquées au domaine de la recherche en interprétation. Cet outil a été initialement développé par un psychologue américain, John B. Carroll en 1966 pour mesurer la qualité de la traduction assistée par ordinateur. Selon lui, le rendu pouvait être parfaitement fidèle à l'original mais incompréhensible et, inversement, parfaitement compréhensible mais très loin de l'original. Carroll a donc développé deux échelles, dont la première était consacrée à l'intelligibilité et la seconde à la fidélité. Les deux étaient utilisées pour évaluer la qualité de la traduction. Gerver (1971) et Anderson (1979) ont été les premiers à les avoir appliquées à l'interprétation. Ils s'en sont servis pour développer des tests d'aptitude pour les interprètes judiciaires aux Etats-Unis (Angelelli & Jacobson, 2009).

Tiselius (2009, cité par Angelelli & Jacobson, 2009) a revisité les échelles de Carroll afin de savoir si elles pourraient être utilisées par des non-professionnels pour évaluer la qualité de l'interprétation simultanée de façon globale. Initialement Tiselius voulait se baser sur des enregistrements audio et sur des transcriptions. Ils devaient être évalués par deux groupes de non-interprètes. Finalement, elle a décidé de garder seulement les transcriptions. Elle estimait que certes, la voix, l'intonation, l'accent etc., avaient de l'importance, mais puisque son objectif était uniquement d'évaluer la capacité de véhiculer le message dans son intégralité d'une langue à une autre, les facteurs extralinguistiques n'avaient pas leur place dans l'étude. L'évaluation était donc réalisée par des interprètes et par des non-interprètes sur la base de la transcription de l'interprétation effectuée par des professionnels ayant trois niveaux différents (combinaison anglais → suédois). La première partie de l'étude était consacrée à l'évaluation de l'intelligibilité. Elle était évaluée à l'aide d'une échelle de 1 à 6, 6 étant le score le plus élevé. La deuxième partie était dédiée à la valeur informative qui était évaluée à l'aide d'une échelle inversée graduée de 1 à 6, le 6 étant le score le plus bas. Le zéro était appliqué lorsqu'il y avait un rajout d'information. Selon Tiselius, ceci arrivait lorsque les informations implicites étaient explicitées par l'interprète.

Les résultats montrent que tous les évaluateurs, quelle que soit leur expérience, ont donné des scores très élevés aux interprètes expérimentés et reconnus dans le métier (accrédités par les institutions européennes, membres de l'AIIC). Cette étude comporte, cependant, certaines limites. Premièrement, son ampleur réduite ne permet pas de généraliser les résultats. Deuxièmement, cette étude sort l'acte de communication hors du contexte, car les interprètes ne travaillaient pas pour un vrai public. En outre, les évaluateurs n'avaient pas le droit de travailler sur la même transcription du début jusqu'à la fin, le rendu étant divisé en plusieurs parties et soumis aux différents évaluateurs. Tiselius admet elle même que vu les limites de cette étude, les résultats ne peuvent pas être généralisés. Néanmoins elle ouvre la voie à d'autres études dans ce domaine.

Une autre tentative d'évaluer la qualité a été effectuée par Barik (1971). Il a émis une hypothèse selon laquelle les interprétations pourraient dévier de l'original. Sa méthode consistait à comparer la transcription du discours original avec celle du rendu de l'interprète. Il a relevé que les interprétations contenaient des omissions, des ajouts, des substitutions et des erreurs. Etant donné la diversité des échantillons, il a été décidé de créer une valeur de référence de 100 mots et de quantifier la différence. Pour ce qui est des omissions, il a été constaté que les interprètes qualifiés font en moyenne de 2 à 4 omissions par 100 mots contre 6 omissions pour les interprètes moins qualifiés. Pour ce qui est des ajouts, certains interprètes n'en font point, d'autres en font de 2 à 3 par 100 mots. Quant aux erreurs, les interprètes qualifiés en font 3 par 100 mots, les interprètes non qualifiés en font 4. La principale objection qu'on pourrait formuler à l'égard de cette méthode consiste en ce que l'interprète transmet les idées de l'orateur et non pas ses mots. La comparaison du nombre de mots ne nous permet donc en rien juger de la qualité de l'interprétation. D'ailleurs, Barik admet que ce travail a été réalisé à des fins purement quantitatives et ne reflète en rien le niveau de la clarté de l'interprétation, la richesse de la langue d'arrivée etc. En outre, l'étude a eu pour objet les interprétations effectuées par des non professionnels et la recherche ne tient pas compte de la situation de l'interprétation. Par ailleurs, certains éléments d'information peuvent être transmis par l'intonation, ce qui ne figurera pas dans la transcription et pourra être perçu comme omission.

## **7.2 Appréciation de la qualité**

L'appréciation de la qualité, aux yeux de Moser-Mercer (1996) peut prendre forme d'un feedback oral donné par les professeurs aux étudiants suite à l'exercice d'interprétation précédé d'une analyse globale de la tâche à effectuer. Cette évaluation est d'une valeur didactique incontestable. Claude Namy (1973), directeur du Département d'interprétation de l'École de Traduction et d'Interprétation, a indiqué que ce sont les écoles dignes de ce nom qui doivent être à l'avant-garde de la défense de la qualité. Et de rajouter que les enseignants doivent s'adapter aux conditions changeantes sur le marché et modifier leur méthode d'enseignement en conséquence. Il n'est donc pas surprenant que lorsqu'en 1961 l'AIIC faisait face au problème de la qualité de l'interprétation de conférence, elle a décidé, entre autre, de renforcer sa collaboration avec les écoles d'interprètes (Keiser, 1961).

### **7.3 Evaluation de la qualité**

La qualité étant une notion multi-dimensionnelle qui ne se prête pas facilement à une généralisation, plusieurs facteurs entrent en jeu au moment où il faut l'évaluer. Moser-Mercer (1996) estime que les interviews et les sondages représentent un outil par excellence d'évaluation de qualité. Gile (2002), souligne également l'importance des études empiriques qui permettraient de relever « les qualités » de l'interprétation au pluriel. Il semble donc nécessaire qu'une étude soit basée sur certains points de repère, c'est-à-dire les critères d'évaluation.

## **VI. Critères de qualité**

Moser-Mercer (1996) considère que la qualité peut être évaluée par les interprètes eux-même, par les donneurs d'ordres, par les utilisateurs, par les intermédiaires et par les formateurs. Chacun d'entre eux va se baser sur de différents critères en fonction de ses attentes. Les interprètes évalueraient le rendu, entre autres, du point de vue de la fidélité, de l'utilisation de la terminologie. Les donneurs d'ordres et les intermédiaires seraient attentifs à ce que la communication soit réussie. Les utilisateurs, dans un rôle passif, ne pourraient se prononcer que sur le message entendu et sur sa cohérence. Seuls les formateurs peuvent évaluer l'interprétation sur plusieurs critères à la fois. Ainsi, Riccardi (2002) propose d'appliquer des macro-critères (équivalence, précision, pertinence et fonctionnalité) pour évaluer la qualité de l'interprétation des professionnels qui ont plus de facilité à appliquer des stratégies d'interprétation et des micro-critères (déviations phonologiques, lexicales, sémantiques, omissions, rajouts...) pour évaluer la qualité de l'interprétation des apprenants qui sont en train d'acquérir ce savoir-faire.

Nous proposons de passer en revue dans l'ordre chronologique les études qui ont été menées sur l'évaluation de la qualité de l'interprétation grâce à des critères de qualité, en essayant d'inclure dans notre travail un ou plusieurs représentants de chaque décennie et en prêtant une attention particulière à la méthodologie utilisée, au nombre de participants et à leur parcours professionnel, ainsi qu'à la directionnalité, qui est au coeur de notre travail. Notre objectif sera de dégager des critères de qualité qui s'appliquent spécifiquement à la langue B et de définir leur ordre d'importance.

### **8.1 Bühler (1986)**

Bühler a été la première à avoir mené une étude sur les critères de qualité de l'interprétation. En effet, en 1986, elle a effectué une enquête auprès de 41 interprètes, membres de l'AIIC, dont 6

personnes étaient membres du Comité d'admission de l'AIIC (CACL). Dans l'étude de Bühler, les participants devaient classer par ordre d'importance les 16 critères de qualité préétablis. Parmi ces critères, elle a dégagé des critères linguistico-sémantiques, à savoir accent natif, fluidité de la prestation, logique, fidélité, restitution de l'intégralité du message, absence de fautes grammaticales, usage de la terminologie appropriée, style approprié et des critères extralinguistiques tels que voix agréable, bonne préparation des documents de conférence, endurance, pondération, tenue professionnelle, fiabilité, esprit d'équipe, appréciation positive de la part des délégués. Le classement de Bühler (1986) nous paraît convenable à quelques exceptions près. Elle a intitulé son travail « Critères linguistiques (sémantiques) et extralinguistiques (pragmatiques) d'évaluation de l'interprétation de conférence et des interprètes ». En séparant les critères sémantiques des critères pragmatiques, elle suggère que la pragmatique ne peut pas être retrouvée dans la sémantique. Or, selon Komissarov (1999), le potentiel pragmatique se définit tant par la forme que par le contenu. L'élément pragmatique peut faire partie du sens lexical du mot, des catégories grammaticales, des structures syntaxiques, de la ségmentation des phrases en thème et rhème. Selon lui, la pragmatique se base essentiellement sur la grammaire et sur la sémantique, car c'est là où on retrouve l'effet communicatif. Puisque les aspects sémantiques et ceux pragmatiques peuvent être exprimés grâce à des moyens linguistiques nous proposons soit de garder la division en critères linguistiques et extralinguistiques, soit de les diviser en ceux qui concernent le fond (fidélité, logique, terminologie appropriée, absence de fautes grammaticales, intégralité du message) et ceux qui concernent la forme (fluidité, voix, accent, style). Notons cependant qu'à notre avis, il est tout à fait possible de considérer le critère « fluidité » comme un critère portant sur le fond car cette dernière est intimement liée à la logique et assurée par des moyens linguistiques. Un autre reproche qu'on pourrait formuler consiste en ce que le critère *completeness of interpretation*, que nous proposons de traduire comme « intégralité du message », est assez vaste et peut englober tous les autres critères, à l'exception, peut être, de « l'accent natif » et de « la voix agréable ». Il comprend non seulement le fond mais aussi la forme du message, ainsi que l'effet que l'orateur souhaitait produire sur l'auditoire. Comme l'explique Nida dans ses travaux sur l'équivalence dynamique, faire passer le message signifie non seulement faire comprendre le contenu ou le sens mais aussi provoquer la même réaction chez les récepteurs de la traduction/interprétation que celle chez les récepteurs de l'original (Nida & Taber, 1969).

Si nous nous penchons sur les résultats de son étude, nous voyons que les professionnels ont attribué l'importance primordiale à la fidélité (96%). En deuxième position est arrivée la logique du message (83%), en troisième position - l'usage de la terminologie appropriée (49%) alors que le

style a été relégué à la dernière position. Ceci nous semble infondé, car dans certaines circonstances telles qu'une rencontre littéraire, il est plus important qu'un accent natif ou une voix agréable (Herbert, 1952). De plus, Gile (1983) admet que les omissions d'information dans le discours peuvent être compensées par les transformations qualitatives, c'est-à-dire le style, qui renforceraient l'impact du discours. En effet, il propose d'employer le style non pas à des fins esthétiques mais à des fins purement pragmatiques, comme un outil pour compenser de petites omissions. Il nous semble donc important de classer les critères par ordre d'importance en fonction du type de conférence, car la généralisation s'avère problématique. En outre, Pöschacker (2012) affirme qu'il n'est pas judicieux de généraliser ces résultats car on ne possède pas suffisamment d'informations sur le profil des interprètes interrogés notamment leur âge, leur expérience et leur combinaison linguistique. Bühler elle-même a indiqué qu'il était également important de prendre en considération le contexte d'interprétation. Selon elle, l'interprétation idéale n'existe pas, mais un bon interprète est celui qui fournit une interprétation idéale dans une situation donnée dans un but précis (1986), l'idée qui a été par la suite développée par Moser-Mercer dans sa théorie de qualité optimale (1996). Nous estimons que cette étude comporte une autre limite importante : soumettre des critères préétablis aux interprètes ne leur permet pas d'exprimer leurs attentes. S'ils avaient été amenés à proposer des critères par eux-même, les résultats auraient été plus révélateurs et plus objectifs mais, il faut bien l'admettre, plus difficiles à quantifier. Un autre point que nous souhaiterions relever consiste en ce que rien n'est dit dans cette étude sur la directionnalité. Certes, la présence du critère « accent natif » suggère que l'échantillonnage a été effectué, entre autres, auprès des interprètes travaillant vers le B mais les résultats ne nous disent rien sur le nombre d'interprètes qui travaillaient vers le B. Il aurait été intéressant de pouvoir comparer la position de ceux qui interprétaient vers le A et de ceux qui travaillaient vers le B afin de voir si les critères étaient les mêmes. Nous pouvons tirer la conclusion que cette étude ne portait pas spécifiquement sur les critères d'interprétation vers le B.

Néanmoins, il convient de reconnaître le rôle pionnier de Bühler dans le domaine d'étude des critères de qualité par le biais d'un questionnaire soumis aux membres de l'AIIC. Comme l'indique Pöschacker (2012), son travail a inspiré d'autres recherches dans ce domaine et a servi de référence à de nombreux scientifiques, tant pour ceux qui se sont penchés sur l'évaluation de qualité par les professionnels (Lim 2003, Pöschacker et Zwischenberger, 2008) que pour ceux qui ont considéré l'opinion des utilisateurs (Chiaro & Nocella 2004 ; Collados Aís 1998 ; Kopczinski 1994 ; Kurz 1993 ; Moser 1995). A notre avis, elle a formulé une autre idée fondamentale à savoir qu'il existe une différence entre les attentes des clients, qui peuvent être irréalistes, et les besoins

réels de ces derniers. Elle comprenait donc que ces critères sont indicatifs et peuvent varier d'un contexte à l'autre. En outre, elle a été la première à reconnaître que les critères de qualité pouvaient également être évalués par d'autres acteurs, notamment les professeurs, les organisations professionnelles, les collègues, les employeurs et les clients. Gile (1989) s'est rangé de son côté en affirmant qu'il était important de prendre en considération non seulement les attentes des professionnels mais aussi celles des délégués. Notons que Bühler n'étaient pas la seule à attribuer de l'importance à l'avis des utilisateurs. En effet, depuis 1986 une dizaine de chercheurs (Kurz, 1989 ; Gile, 1990; Meak 1990; Ng, 1992; Vuorikoski, 1993, 1998; Kopczynsky, 1994 ; Mack & Cattaruzza 1995; Moser, 1995, 1996; Collados Aís, 1998; Andres, 2000) ont mené des études auprès des utilisateurs afin d'établir des critères de qualité (Kurz, 2001). Notre mémoire ne permettant pas de passer en revue toutes les études consacrées à ce sujet, nous allons en présenter seulement quelques unes, à savoir celle de Kurz, de Kopczynsky, de Moser et de Collados Aís, dont l'ampleur est la plus grande et le contenu, à notre avis, le plus élaboré.

## 8.2 Kurz (1989)

Bühler (1986) espérait que son étude reflétait également l'avis des utilisateurs, car avant d'admettre en son sein un nouveau candidat, les membres du CACL observaient l'interprète dans une situation de travail réelle et les utilisateurs pouvaient leur fournir des commentaires sur les prestations qu'ils avaient écoutées. En 1989 Kurz a émis des doutes quant au fait que les utilisateurs avaient un avis identique à l'égard des critères de qualité et, afin de confirmer ou infirmer cette hypothèse, elle a soumis les 8 premiers critères de Bühler aux utilisateurs, à savoir 47 délégués qui participaient à une conférence médicale. Ils devaient noter les critères sur l'échelle de 1 à 4 selon l'ordre d'importance. Sa thèse a été confirmée. Les résultats de son étude sont regroupés dans le tableau ci-après.

**Tableau 1 : « Evaluation des critères de qualité de l'interprétation simultanée par des interprètes de conférence et par des délégués », tiré du *Thoughts on the quality of interpretation* de Kahane, E. (2000)**

	<b>Critères</b>	<b>Bühler 1986 Interprètes %</b>	<b>Kurz 1989 Utilisateurs %</b>
		47 interprètes	47 délégués
1	Fidélité	96	81

2	Logique	83	72
3	Terminologie appropriée	49	45
4	Intégralité du message	47	36
5	Fluidité	49	28
6	Absence de fautes grammaticales	48	11
7	Accent natif	23	11
8	Voix agréable	28	17

Kurz a limité le nombre de critères à 8 et a gardé dans le questionnaire uniquement les critères linguistiques, à l'exception de la « voix agréable », pour faciliter la comparaison. Nous supposons qu'elle souhaitait rendre la tâche moins difficile aux utilisateurs qui auraient plus de mal à s'exprimer sur des critères extralinguistiques. Néanmoins, il n'est pas clair pourquoi Kurz a décidé d'exclure du questionnaire le critère « style approprié ». A notre avis les clients sont parfaitement capables de l'évaluer. Le choix des critères nous semble donc être arbitraire et non-fondé. Nous pouvons conclure, dès ce stade, qu'il semblerait important de proposer une définition plus objective des critères de qualité, et notamment de critères différenciant A et B.

L'analyse du tableau nous permet de constater que le premier critère (« fidélité ») a été classé comme le plus important dans les deux études. L'usage de la terminologie appropriée (point 3) fait quasiment l'unanimité chez les professionnels et les utilisateurs avec 49% et 45% respectivement. Par contre, leurs avis divergent quant au point 6 (absence de fautes grammaticales). En effet, il s'agit de l'écart le plus important (48% et 11%). Nous supposons que ceci s'explique par le fait que les utilisateurs et les interprètes n'ont pas le même rapport aux langues. Ainsi, pour un interprète l'absence de fautes grammaticales est un prérequis alors qu'un utilisateur peut, à notre humble avis, pardonner d'éventuelles erreurs qui risquent de se glisser dans l'interprétation. Pour ce qui est du point 7 (accent natif) l'écart est également important (23% et 11%). Ceci pourrait s'expliquer par le fait que les utilisateurs ignorent tout de la directionnalité. En règle générale, ils sont nombreux à ne pas savoir que les interprètes organisent leurs langues en A, éventuellement B et C. Nous supposons donc que pour eux il est normal qu'un interprète ait un accent car il travaille systématiquement vers des langues acquises. Nous voyons également que les professionnels attachent beaucoup plus d'importance à la voix de l'interprète. Nous supposons que pour eux la voix constitue un des éléments qui peuvent être utilisés pour véhiculer le sens, transmettre les émotions de l'orateur, nuancer son discours. En effet, une voix agréable a toujours été considérée comme un des critères essentiels de la qualité d'interprétation (Way, Vandepitte, Meylaerts,

Bartłomiejczyk, 2010). Puisque les utilisateurs risquent d'être peu ou pas du tout familiers avec l'interprétation ou avec la linguistique, il est fort probable que le critère « intégralité du message » soit perçu de manière erronée car, comme nous l'avons vu précédemment, ce critère englobe plusieurs paramètres. A notre avis, il n'est pas raisonnable de soumettre ce critère aux utilisateurs. Nous supposons que les professionnels, les collègues interprètes et les enseignants seraient plus de même à se prononcer sur l'intégralité du message puisqu'ils peuvent établir les différents types d'équivalence avec l'original. Puisque dans ce travail de recherche nous nous intéressons plus spécifiquement à la qualité de l'interprétation vers le B, nous constatons que l'étude de Kurz ne précise pas si les utilisateurs écoutaient l'interprétation vers le A ou vers le B. Là encore, nous sommes forcés de constater que cette étude ne contient pas d'informations suffisamment pertinentes pour notre recherche.

Par la suite, Kurz a supposé que les différents utilisateurs auraient des attentes différentes. Par conséquent, toujours en 1989, elle a mené une deuxième étude lors de deux types de conférences, à savoir une conférence internationale sur le contrôle de la qualité à laquelle participaient essentiellement des ingénieurs (29 participants) et une réunion sur les équivalences au Conseil de l'Europe (48 participants). La comparaison des résultats de ses études avec celle menée par Bühler lui a permis de relever que les attentes des utilisateurs variaient en fonction du domaine de leur spécialisation et que les professionnels mettaient systématiquement la barre plus haut que les délégués. Ce constat contredit l'affirmation de Bühler (1986), selon laquelle les exigences des clients sont souvent irréalistes. Cette étude empirique a démontré qu'en réalité, il se peut que ce soit le contraire. Elle a également abouti à la conclusion que parmi les utilisateurs les délégués du Conseil de l'Europe étaient les plus exigeants, les médecins arrivaient en deuxième position et les ingénieurs en troisième. Le point faible de cette étude consiste en ce que Kurz a préféré comparer les résultats de sa recherche avec les résultats de l'étude de Bühler. Or, cette dernière a été menée en 1986 et il est possible que depuis les exigences des professionnels aient changé. Elle aurait donc pu mettre à jour l'étude sur les critères de qualité établis par les membres de l'AIIC pour que les résultats soient plus fiables. Si nous nous penchons sur les résultats de l'étude, nous voyons que les participants ont tous attaché une importance différente aux différents critères. Pour tous les utilisateurs, la fidélité constituait le critère numéro un. La seule exception était les délégués du Conseil de l'Europe qui ont donné une préférence à la terminologie appropriée. Les professionnels et les délégués ont unanimement attaché une importance majeure aux trois critères, à savoir fidélité, fluidité et absence de fautes grammaticales. Le critère « intégralité du message » a été classé quatrième ou cinquième, la note la plus basse lui a été attribuée par les médecins et les ingénieurs.

Ceci confirme les propos de Gile, qui affirmait que les conférences techniques et scientifiques se caractérisent par une grande densité et les délégués préfèrent parfois une interprétation plus concise (ce que Moser appellera en 1995 l'extraction des éléments essentiels) puisqu'elle leur demande un moindre effort de concentration. L'accent natif a été classé comme le moins important par tous les participants. Quoi qu'il en soit, cette étude n'était pas non plus axée sur l'interprétation vers le B.

### 8.3 Kopczynsky (1994)

L'idée selon laquelle ce que la qualité représente pour les interprètes peut ne pas correspondre aux attentes des utilisateurs a été appuyée par l'étude de Kopczynsky (1994). Il a soumis un questionnaire à trois groupes différents : 20 spécialistes des sciences humaines (H), 23 experts en science et technologie (S&T) et 14 diplomates (D). Il est allé plus loin que ses collègues chercheurs en faisant la distinction entre les utilisateurs dans un rôle actif (orateurs) et ceux dans un rôle passif (auditeurs). Nous faisons, par ailleurs, remarquer que leurs rôles peuvent éventuellement s'inverser au cours de la même conférence et leurs attentes s'inversent respectivement. Son étude a permis d'établir que les attentes des uns et des autres ne sont pas les mêmes.

Le questionnaire soumis aux participants contenait des questions ouvertes portant sur le rôle de l'interprète de conférence, sur les éléments les plus irritants en interprétation et sur le rôle actif ou passif de l'interprète. Une fois la réponse donnée, les participants étaient invités à classer des suggestions préétablies par ordre d'importance en dégagant les trois éléments les plus importants. A cet égard, nous souhaitons souligner l'importance des réponses ouvertes qui permettent aux répondants de s'exprimer librement sur le sujet sans être influencés de manière indirecte par des réponses à choix multiple.

Par souci de clarté, nous proposons ci-dessous les versions simplifiées des tableaux faits par Kopczynsky où nous avons gardé uniquement les critères qui ont obtenu le score le plus élevé.

**Tableau 2 : Basé sur le tableau « Functions of interpreting », tiré du *Quality in Conference Interpreting : Some Pragmatic Problems* (Kopczynski, 1994) du *Bridging the Gap. Empirical research in simultaneous interpretation* (Lambert & Moser-Mercer, 1994).**

Rôle	Orateurs (%)	Auditeurs (%)
1	Contenu détaillé (78.9)	Contenu détaillé (73.7)
2	Terminologie (68.3)	Terminologie (68.5)

3	Fluidité (36.8%)	Style (28.9%) Fluidité (26.3%)
---	------------------	-----------------------------------

Les résultats présentés dans le tableau nous permettent de constater que, de manière générale, les orateurs tout comme les utilisateurs ont attaché une importance majeure au contenu et non pas à la forme. Parmi les éléments qui ont été jugés les plus importants nous pouvons relever le contenu détaillé (78.9% et 73.7% respectivement) et la terminologie (68.3% et 68.5% respectivement). L'importance accordée à ce dernier critère correspond au pourcentage obtenu par l'élément le plus irritant, à savoir l'usage d'une terminologie inappropriée. Les orateurs ont attribué la troisième place à la fluidité (36.8%) alors que les utilisateurs ont donné la préférence au style (28.9%) et à la fluidité (26.3%). Tous les autres critères, à savoir contenu général, absence de fautes grammaticales, articulation, voix agréable, ont été crédités d'un poids inférieur. Notons que Kopczynsky, à la différence de tous les autres chercheurs, a inclus « l'articulation » dans la liste des critères, en la distinguant du critère « voix agréable ». Par contre, nous constatons que le critère « accent natif » est absent ce qui nous fait conclure que cette étude, tout comme les études précédentes ne porte pas spécifiquement sur l'évaluation de l'interprétation vers le B.

**Tableau 3: Basé sur le tableau « Irritants », tiré du *Quality in Conference Interpreting : Some Pragmatic Problems* (Kopczynski, 1994) du *Bridging the Gap. Empirical research in simultaneous interpretation* (Lambert & Moser-Mercer, 1994).**

Eléments irritants	Orateurs (%)	Auditeurs (%)
1	Terminologie inappropriée (47.4)	Terminologie inappropriée (57.9)
2	Contenu trop général (31.6)	Phrases en suspens (36.8)
3	Contenu trop général (21.1) Terminologie inappropriée (21.1)	Absence de fautes grammaticales (21.1)

Les orateurs et les auditeurs ont trouvé que la terminologie inappropriée était l'élément le plus irritant. Leurs avis ont tout de même divergé par rapport à la deuxième et à la troisième place. Les orateurs, de toute évidence, prêtaient une attention particulière au rendu exact de leur discours,

car ils ont placé le rendu trop général des informations en deuxième et troisième position à la fois (la troisième étant partagée avec la terminologie inappropriée) alors que les auditeurs ont attribué la deuxième place aux phrases en suspens et la troisième aux fautes grammaticales.

Si nous regardons les réponses données en fonction de la profession des participants, nous allons pouvoir dégager une tendance similaire.

**Tableau 4 : Basé sur le tableau « Functions of interpreting », tiré du *Quality in Conference Interpreting : Some Pragmatic Problems* (Kopczynski, 1994) du *Bridging the Gap. Empirical research in simultaneous interpretation* (Lambert & Moser-Mercer, 1994).**

Rôle	H (%)	S&T (%)	D (%)
1	Contenu détaillé (75)	Contenu détaillé (73.9)	Contenu détaillé (71.4)
2	Terminologie (80)	Terminologie (60.9)	Terminologie (64.3)
3	Absence de fautes grammaticales (30) Style (25)	Fluidité (30.5)	Fluidité (35.8)

Nous voyons que tous les groupes ont estimé que le contenu primait sur la forme et ont accordé la première place au contenu détaillé (75%, 73.9% et 71.4% respectivement) et la deuxième place à la terminologie (80%, 60.9% et 64.3% respectivement). Cependant la troisième place a été attribuée à l'absence de fautes grammaticales (30%) et au style (25%) par les représentants des sciences humaines alors que les spécialistes en sciences et technologie et les diplomates l'ont attribuée à la fluidité (30.5% et 35.8% respectivement). La différence dans les pourcentages n'étant pas très importante, nous ne pouvons pas tirer des conclusions générales, mais pouvons constater que les spécialistes en sciences humaines sont plus sensibles à la grammaire et s'attendent à ce que les interprètes évitent ce genre de fautes. Nous pouvons également supposer que les diplomates ont mis en relief l'importance de la fluidité puisqu'un discours fluide donne une impression d'assurance à la prestation, alors qu'un « discours hésitant et confus est souvent le signe que son auteur veut dissimuler tout ou une partie de la vérité » (Robaye, 1991, p.8).

**Tableau 5 : Basé sur le tableau « Rôle de l'interprétation », tiré du *Quality in Conference Interpreting : Some Pragmatic Problems* (Kopczynski, 1994) du *Bridging the Gap. Empirical research in simultaneous interpretation* (Lambert & Moser-Mercer, 1994).**

Elément irritant	H (%)	S&T (%)	D (%)
1	Terminologie inappropriée (45)	Terminologie inappropriée (74)	Terminologie inappropriée (42.9)
2	Phrases en suspens (30)	Terminologie inappropriée (26)	Phrases en suspens (43)
3	Phrases en suspens (25)	Absence de fluidité (30.5)	Fautes grammaticales (28.6)

Les représentants de toutes les professions confondues ont qualifié la terminologie inappropriée d'élément le plus dérangeant. Les experts en sciences et technologie sont allés jusqu'à le placer à la première et à la deuxième place à la fois. L'absence de fluidité a constitué pour eux la troisième source d'irritation. Les spécialistes en sciences humaines ont attribué la deuxième et la troisième places aux phrases en suspens qui ont été également jugées deuxième élément le plus irritant par les diplomates. Les fautes grammaticales ont été placées par ce dernier groupe en troisième place.

Pour ce qui est du rôle actif ou passif de l'interprète, les orateurs et les auditeurs ont préféré le rôle passif de l'interprète, *the ghost role*, surtout les diplomates, sans doute en raison de leur métier. Cependant certains participants, le plus souvent les spécialistes en sciences humaines, se sont prononcés en faveur de ce que parfois l'interprète joue un rôle actif, un rôle de *intruder*.

Les résultats de l'étude menée par Kopczynsky sont assez uniformes. Ils nous permettent de constater qu'indépendamment des participants, les critères de fond priment sur les critères de forme. Nous apercevons également une légère différence des résultats en fonction du métier pratiqué par les participants. Il est curieux que Kopczynsky ait demandé aux participants de dégager trois critères d'importance cruciaux sans fournir d'explications quant au nombre de critères choisis. Etant donné que les réponses ont été très similaires, il est judicieux de se demander s'il est vraiment nécessaire d'essayer de classer tous les critères par ordre d'importance ou bien s'il suffirait de se limiter aux trois premiers critères qui sont les plus pertinents aux yeux des utilisateurs. Néanmoins, à notre avis, l'évaluation de la qualité sur tous les plans est indispensable pour plusieurs raisons. Tout d'abord, si nous partons du principe que la fidélité, qui a reçu une note très élevée dans nombre de questionnaires, est le critère le plus important, nous nous trouvons dans l'impasse car ce critère ne peut pas être évalué par les utilisateurs puisqu'ils n'ont pas accès au discours original. Il est donc probable que les autres critères tels que la fluidité, l'intonation, la voix jouent un rôle non

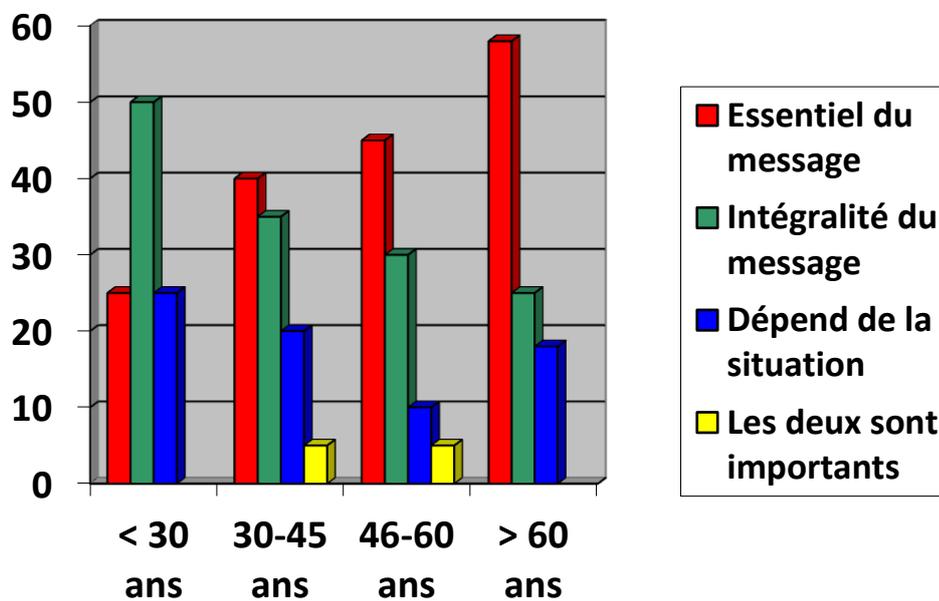
négligeable dans l'évaluation de la qualité (Kahane, 2000). Ainsi, l'évaluation à tous les niveaux permet de reconnaître la contribution de chacune de ses composantes au succès communicatif auquel, selon Pöchhacker (2011), doit aspirer tout interprète. En outre, elle permet à l'interprète, comme le suggère Grbić (2008), de se perfectionner et d'améliorer systématiquement la qualité de sa performance. Une autre raison seraient les tarifs pratiqués par les interprètes de conférence qui créent des attentes particulières par rapport à la qualité du service rendu et les interprètes doivent l'assumer. Qui plus est, comme nous le verrons plus tard, tous les critères de qualité étant interconnectés, la perception d'un des critères peut changer, voire fausser la perception d'un autre critère, d'où l'intérêt pour un interprète de décomposer la qualité en plusieurs éléments et veiller à ce qu'ils soient conformes ou supérieurs aux attentes.

#### **8.4 Moser (1995, 1996)**

L'étude de Moser (1995, 1996) est la plus élaborée car elle a été menée sur 84 réunions. Il s'est donné pour objectif de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse selon laquelle différents groupes d'utilisateurs vont avoir des attentes différentes. 94 interprètes membres de l'AIIC ont mené 201 interviews en utilisant un questionnaire comportant des questions ouvertes et des questions fermées. Ce questionnaire a été soumis tant aux orateurs qu'aux auditeurs. Les conférences ont été divisées en quatre catégories : grandes réunions techniques, petites réunions techniques, grandes réunions générales, petites réunions générales. A l'issue de l'étude, l'hypothèse de Moser a été confirmée. Tous les utilisateurs ont attaché de l'importance à la clarté du message, à son intégralité ainsi qu'à la terminologie appropriée. Par contre, les attentes variaient en fonction de l'âge, du sexe et du type de la réunion (Kurz, 2001). Ceci explique une fois de plus la nécessité d'avoir des informations sur les participants aux études et le contexte dans lequel s'effectue l'interprétation. Dans l'étude de Moser les interviewers ont fait une estimation de l'âge des répondants et les ont divisés en 4 groupes : moins de 30 ans, 30-45 ans, 45-60 ans et plus de 60 ans. 90% étaient identifiés comme ayant entre 30 et 60 ans. Dans le cadre du sondage commandé par l'AIIC sur les attentes des utilisateurs quant à la qualité de l'interprétation de conférence, Moser (1995, 1996) a dégagé 6 critères et les a soumis aux répondants. Parmi ces critères il y avait ceux qui portaient sur le fond (intégralité du message, terminologie appropriée, fidélité) et ceux qui portaient sur la forme (synchronicité, talent oratoire, voix). Il est intéressant de noter que l'étude de Moser a permis de formuler un autre critère important qui ne figurait pas dans des études précédentes, à savoir la synchronicité. En effet, 68 sur 201 participants ont indiqué qu'un grand décalage était pour eux très déconcertant, tout comme de longues pauses ou le silence. Environ 50% ont qualifié l'intégralité du

message comme étant très importante. Le taux variait en fonction du type de la conférence. Lors des grandes conférences techniques, il montait jusqu'à 57%. Lors des petites conférences techniques il descendait jusqu'à 44%. Une grande majorité des interviewés estimait que rendre l'essentiel du message, *essentials*, était plus important que rendre le message dans son intégralité, quel que soit le type de la conférence. Le tableau ci-dessous représente l'importance attachée par les interviewés à ces deux éléments en fonction de leur tranche d'âge.

**Graphique 3. « Qu'est-ce qui est plus important : les éléments essentiels ou l'intégralité du message ? »** Tiré du *Survey on Expectations of Users of Conference Interpretation* de Moser (1995).



L'analyse du graphique nous permet de conclure que plus les utilisateurs sont âgés, plus ils attachent de l'importance aux éléments essentiels. Si l'interprète n'arrive pas à les extraire, certains utilisateurs dans la même tranche d'âge pourraient préférer une interprétation complète, quitte à extraire l'essentiel du message, par eux-mêmes (Moser, 1995). A notre avis, en fonction du type de conférence il peut être plus aisé de rendre l'essentiel du message et de se passer du superflu que de rendre le message dans son intégralité et vice versa.

Nous estimons que l'idée de poser d'abord des questions ouvertes a été d'une grande importance. Ceci a donné aux répondants la possibilité de s'exprimer sur les points qui leur tenaient vraiment à cœur. Ainsi, il a été constaté que la fidélité a été mentionnée par 45-53% des répondants, la seule exception étant les petites réunions générales (36%). 30-36% des participants ont

spontanément indiqué l'importance de la synchronicité, puisqu'un décalage important entre les propos de l'orateur et l'interprétation constituait pour eux un facteur irritant. Il est curieux que les participants aux grandes conférences générales aient évoqué l'importance de la voix (47%) aussi souvent que l'importance de la fidélité à l'original (53%). Néanmoins, de manière générale, les critères concernant le fond ont obtenu un score plus important que ceux concernant la forme (synchronicité, talent oratoire, voix), contrairement aux études menées auprès des interprètes. Ces derniers accordent une plus grande importance aux critères de forme, probablement, parce qu'ils trouvent qu'il s'agit des caractéristiques les plus « visibles » du service qu'ils fournissent (Fleming, 2013 ; Opdenhoff, 2013).

En dépit des avantages incontestables de cette étude (grand échantillon de réunions, classement de réunions par nombre de participants et par niveau de technicité, questionnaires soumis tant aux auditeurs qu'aux orateurs, questions ouvertes ...), nous remarquerons que la directionnalité de l'interprétation n'a pas été prise en compte, ce qui fait que cette étude n'est que partiellement utilisable pour notre travail.

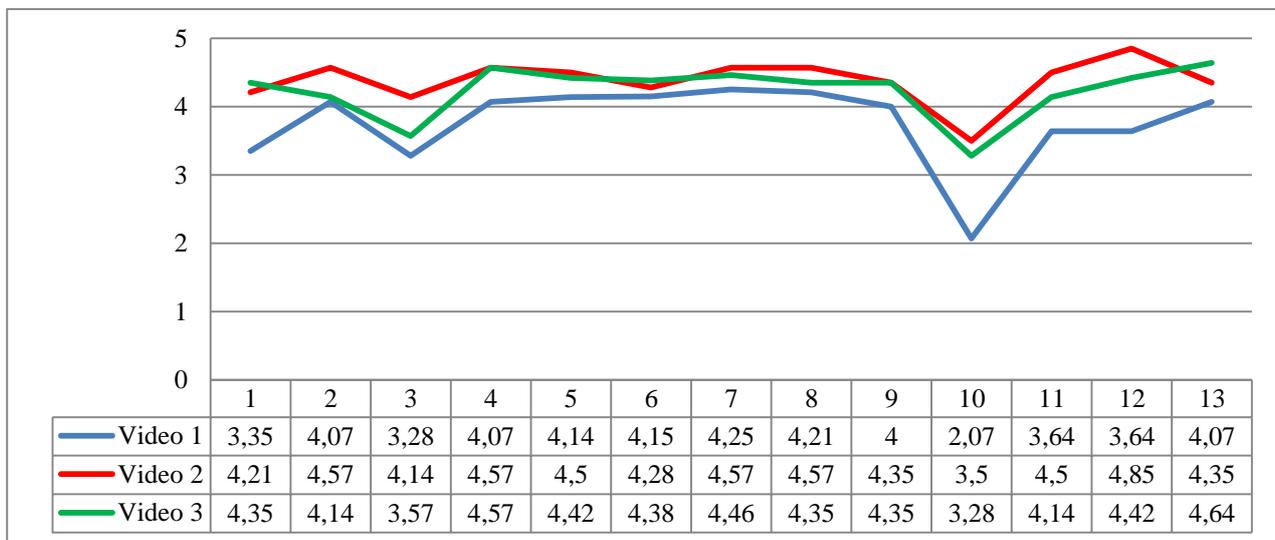
### **8.5 Collados Aís (1998)**

Les utilisateurs n'ayant pas accès au discours original, se fient complètement à l'interprétation. Par conséquent, ils ne peuvent pas évaluer la fidélité et la précision du message. Leur perception de la qualité se base donc exclusivement sur la qualité des paramètres extralinguistiques, à savoir la voix, l'intonation etc. (Way et al., 2010).

Collados Aís (1998) a mené une étude qui avait pour objectif d'évaluer l'influence de l'intonation sur la perception de la qualité sur la base de différentes interprétations du même discours par des interprètes professionnels. Pour ce faire, trois enregistrements d'interprétation de l'allemand vers l'espagnol ont été faits. Pourtant il n'a pas été précisé si les interprètes travaillaient vers le A ou vers le B. La première vidéo contenait une interprétation monotone parfaitement fidèle à l'original. La deuxième vidéo contenait une interprétation vivante mais pas complètement fidèle à l'original. La troisième vidéo contenait une interprétation vivante parfaitement fidèle à l'original. Le discours original était hautement spécialisé dans le domaine juridique et contenait de nombreuses références à la constitution allemande. Sa durée ne dépassait pas 10 minutes. Afin de pouvoir évaluer l'influence de l'intonation sur la perception de la fidélité, des erreurs de contenu ont été insérées dans le texte original interprété par le deuxième interprète. Parmi les participants il y avait 42 experts légistes. Un questionnaire contenant 13 critères leur a été soumis après l'écoute des enregistrements et ils devaient les évaluer selon l'échelle ascendante de 1 à 5. Les critères retenus

par Collados Aís ont été les suivants : 1) évaluation générale de l'interprétation, 2) accent natif, 3) voix agréable, 4) fluidité, 5) cohésion logique, 6) fidélité, 7) intégralité de l'interprétation, 8) terminologie appropriée, 9) style, 10) intonation, 11) articulation, 12) professionnalisme, 13) fiabilité.

**Graphique 4.** « Comparaison des notes moyennes ». Tiré du *Quality Assessment in Simultaneous Interpreting : the Importance of Nonverbal Communication. The Interpreting Studies Reader* Pöchhacker & Shlesinger (2002).



En ce qui concerne l'appréciation générale de l'interprétation, la vidéo 3 a reçu la note la plus élevée (4.35). Elle a été suivie par la vidéo 2 (4.21) et la vidéo 1 (3.35) qui a reçu une note plus basse que les deux autres vidéos d'après tous les critères. La vidéo 2 a obtenu des notes légèrement plus élevées que la vidéo 3, à l'exception des critères 1, 6 et 13. Selon la chercheuse, ceci a mis en évidence la différence qui existe entre la qualité et la perception de la qualité.

Comme l'a indiqué Collados Aís, les participants n'ayant pas accès au discours original, ils ne pouvaient évaluer les critères tels que la fidélité ou l'intégralité de l'interprétation qu'en se basant sur leur ressenti personnel ou sur d'autres critères. Les participants ont facilement repéré l'intonation monotone et, selon Collados Aís, elle a influencé leur perception de la fidélité. En effet, la vidéo 1 a reçu la note la plus basse pour ce critère (4.15), comparé à la vidéo 2 (4.28) et à la vidéo 3 (4.38). Les études de Collados Aís (1998, 2007) ont également montré qu'une intonation monotone avait un impact négatif sur la perception de la voix de l'interprète. De manière générale, la vidéo 1 a systématiquement obtenu des notes inférieures par rapport aux deux autres vidéos. La chercheuse affirme que, même si l'ampleur de l'étude était assez limitée, on pouvait facilement

dégager une tendance : moins l'intonation est monotone, mieux la prestation est évaluée par les utilisateurs.

L'étude de Collados Aís (1998) a été appuyée par celle de Garzone (2003), Pradas (2003), Iglesias (2007), Blasco & García (2007). Toutes ces études expérimentales ont permis de démontrer que les utilisateurs ont du mal à séparer le fond du message de sa forme. Une prestation peu convaincante ou une voix désagréable ont donc une influence négative sur la perception de la fidélité (Collados Aís, 1998 ; Gile, 1995, 2003 ; Iglesias, 2007). Elles ont également permis de relever qu'une voix désagréable pouvait avoir une influence sur la perception d'autres paramètres extralinguistiques tels que l'intonation, l'articulation et la fluidité (Iglesias, 2007) et, qui plus est, sur le professionnalisme et la fiabilité de l'interprète en général (Collados Aís, 1998). Ainsi, la perception d'un des critères de la prestation influence la perception d'autres critères.

Même si la directionnalité n'a pas été précisée dans l'étude de Collados Aís (1998) et si ses résultats ne peuvent donc pas être pleinement utilisés dans notre travail de recherche, elle présente une valeur indéniable pour la recherche sur la qualité de l'interprétation en général. Collados Aís a infirmé la thèse de Kurz (1989, 1993), selon laquelle les critères tels que la voix agréable et/ou l'intonation ne jouent pas un rôle important dans l'évaluation de la qualité de l'interprétation. En effet, elle a permis de constater que les critères de qualité sont interconnectés et les paramètres linguistiques sont tout aussi importants dans l'interprétation que ceux extralinguistiques car c'est uniquement leur ensemble qui permet de produire l'effet voulu sur les utilisateurs. En outre, selon Collados Aís (1998), dans certains cas de figure, l'interprète pourrait se permettre « d'améliorer » l'original, à savoir ses paramètres extralinguistiques, toujours dans le but de rendre justice à l'orateur. Dans ce cas là, il devrait passer de *ghost role* à *intruder role*, pour reprendre les expressions de Kopczynski (1994), et jouer un rôle actif dans le processus de communication.

### **8.6 Chiaro & Nocella (2004)**

Si Bühler a été la première à avoir utilisé un questionnaire lors de son étude, Chiaro & Nocella lui ont emprunté cette méthodologie mais l'ont modernisée grâce au développement de nouvelles technologies. En effet, en 2004 ils ont effectué une étude en ligne à laquelle ont participé 286 interprètes non seulement européens mais aussi américains. Ils se sont basés sur les 16 critères de Bühler mais les ont divisés en 9 critères linguistiques et 8 critères extralinguistiques, ces derniers étant bien différents de ceux de Bühler (concentration, préparation des documents, travail en équipe, endurance, bien-être physique, compétences mnémotechniques, culture générale, gestion de stress). Ils ont demandé aux participants de les classer séparément par ordre d'importance, sans toutefois

spécifier si le critère était très important, important, peu important ou pas pertinent. Chiaro & Nocella ont opté pour une échelle d'évaluation différente puisque les participants avaient du mal à dire qu'un des critères n'était pas pertinent. Leur étude est louable à plusieurs égards, à commencer par son caractère novateur. L'utilisation de nouvelles technologies leur a permis d'augmenter l'ampleur de l'étude et, par conséquent, le nombre de données récoltées. En effet, le questionnaire a été initialement envoyé à 1000 interprètes venant des quatre coins du monde, dont 286 y ont répondu. Le nombre de participants a été donc beaucoup plus important que dans l'étude de Bühler. En outre, contrairement à l'étude de Bühler, cette étude comporte des informations sur les participants. Nous savons que la plupart d'entre eux travaille en freelance et 15% en tant que permanent. Néanmoins rien n'y est dit sur l'appartenance des interprètes à telle ou telle association professionnelle alors que tous les participants à l'étude de Bühler (1986) étaient membres de l'AIIC. Chiaro & Nocella estiment que les participants qu'ils ont sélectionnés sont des interprètes hautement qualifiés, qui possèdent une expérience de travail de 16 ans minimum et interprètent près de 66 heures par mois. Ces affirmations entrent cependant en contradiction avec les chiffres qu'ils présentent. Le reproche le plus important que l'on puisse adresser à cette étude est que seulement 44% des personnes interrogées étaient diplômés en interprétation. Cela veut dire que plus de la moitié des interprètes interrogés n'était non seulement pas membre de l'AIIC, mais n'avait tout simplement pas suivi de formation en interprétation. S'ils travaillaient en tant qu'interprètes communautaires, il aurait été raisonnable de l'indiquer expressément pour éviter toute ambiguïté. En outre, il n'est pas clair pourquoi Chiaro & Nocella ont décidé d'inclure dans cette étude les personnes qui n'étaient pas spécialisées en interprétation si l'objectif de leur travail était l'évaluation des critères de qualité par les professionnels du métier. En effet, 18% des participants étaient spécialisés dans les langues, 25% dans d'autres domaines, 5% n'avaient pas de diplômes universitaires. Il existe, à notre avis, une incohérence entre l'objectif de l'étude et l'échantillon de participants choisi. Par conséquent, il semble raisonnable de prendre leurs critères avec des pincettes car il est fort probable que l'importance accordée à ces critères par les professionnels soit différente.

En analysant les résultats de leur étude, nous constatons que, comme dans l'étude de Bühler, les participants ont accordé une importance primordiale à la fidélité. Viennent ensuite l'intégralité du message et la logique. Les trois critères qui ont été classés comme étant de moindre importance sont un style approprié, une voix agréable et un accent natif. La divergence la plus frappante concerne la terminologie appropriée qui occupe la cinquième place chez Chiaro & Nocella alors qu'elle est placée en troisième position chez Bühler. En effet, selon une étude menée par

Kopczynski (1994) les orateurs et les auditeurs considèrent l'absence de terminologie appropriée comme l'élément le plus irritant dans l'interprétation. L'étude menée par Mack et Cattaruzza (1995) montre que les utilisateurs expérimentés ont des attentes supérieures par rapport à la terminologie. Nous estimons, par conséquent, que la terminologie appropriée revêt une place plus importante que celle qui lui a été accordée dans l'étude effectuée par Chiaro & Nocella. Soulignons encore une fois l'importance de la prise en considération du contexte d'interprétation. En effet, lors d'une réunion hautement technique, le respect de la terminologie appropriée s'impose et doit être considéré, à notre avis, comme l'un des critères majeurs. En outre, selon les résultats, les utilisateurs prêtent peu d'attention aux fautes grammaticales. Nous estimons cependant que l'usage d'une langue correcte du point de vue grammatical doit aller de soi, car dans le cas contraire, l'interprète risque de perdre la confiance des utilisateurs. Par ailleurs, à notre avis, dans certaines situations la logique pourrait être plus importante que l'intégralité du message car elle permettrait éventuellement aux utilisateurs de rétablir le message en cas de petites omissions.

Quant à la directionnalité du travail des participants, Chiaro & Nocella indiquent que la plupart d'entre eux ne travaillaient pas vers la langue maternelle sans préciser le ratio exact. Sans revenir à la notion de la langue maternelle, qui nous semble plus vague que la notion de la langue A, nous constatons encore une fois que cette étude ne portait pas spécifiquement sur la qualité de l'interprétation vers la langue B. Afin qu'on puisse utiliser les résultats de l'étude dans d'autres recherches, il est indispensable de savoir combien de participants travaillaient vers le B et en quoi leurs réponses étaient différentes, si c'était le cas, de celles de leurs collègues travaillant vers le A.

Dans le tableau ci-dessous (Pöchhacker, 2012) est présenté le classement de Bühler (1986) et celui de Chiaro & Nocella (2004). Il convient de rappeler que les chercheurs ont utilisé des échelles d'évaluation différentes. Les critères de Bühler sont présentés sur la base du pourcentage attribué aux critères jugés « très importants » et « importants », « peu important » et « pas pertinent ». Les critères de Chiaro & Nocella sont présentés par ordre d'importance.

**Tableau 6. « Comparaison des critères de qualité de Bühler (1986) et Chiaro & Nocella (2004) », tiré de *Interpreting quality : global professional standards ?* (Pöchhacker, 2012)**

	<b>Bühler (1986)</b>	<b>Chiaro &amp; Nocella (2004)</b>
1	Fidélité	Fidélité
2	Logique	Intégralité du message
3	Terminologie appropriée	Logique

4	Fluidité	Fluidité
5	Absence de fautes grammaticales	Absence de fautes grammaticales
6	Intégralité du message	Terminologie appropriée
7	Voix agréable	Style approprié
8	Accent natif	Voix agréable
9	Style approprié	Accent natif

Selon Kurz (2001) l'interprétation est de qualité lorsqu'elle satisfait les attentes des utilisateurs. Par conséquent, ce sont les utilisateurs qui déterminent ce que c'est que la qualité. En même temps, les interprètes mettent toujours la barre plus haut parce que la clé de la réussite est de dépasser les attentes des utilisateurs (Kotler & Armstrong, 1994, cités par Kurz, 2001). Kurz estime également que les besoins et les attentes des utilisateurs varient d'une conférence à l'autre. En effet, comme l'indique Herbert (1952), dans une réunion diplomatique il faut surtout faire attention aux nuances d'expression, dans une réunion technique il faut veiller à l'exactitude des termes, lors d'une rencontre littéraire c'est le style qui revêt une plus grande importance, alors que lors d'un rassemblement politique il faut s'appliquer à rendre l'élan et la vigueur du discours. Il convient de noter que ces propos relèvent de son expérience professionnelle mais ne sont appuyés par aucune étude. Il est curieux de noter que Fleming (2013) fait remarquer l'importance des éléments extralinguistiques en rajoutant à cette liste la conduite non professionnelle et la tenue non adaptée. Il affirme donc que le *packaging* est très important pour les utilisateurs. Certes, la forme est très importante en interprétation mais nous estimons que cette approche ne tient pas compte de la fidélité du message car les phrases joliment formulées mais ne correspondant pas au fond du message ne vont pas rendre justice à l'orateur. En outre, comme le souligne Denissenko (1989), une interprétation complète mais peu idiomatique est bien plus utile qu'une interprétation joliment formulée mais incomplète. Il convient cependant de relativiser cette affirmation car elle perd sa vigueur dans les cas où l'interprétation est si peu idiomatique que les auditeurs sont obligés de deviner ce que l'interprète voulait dire.

Les études menées, notamment celle de Moser (1995, 1996) et de Chiaro & Nocella (2004) suggèrent que les critères linguistiques priment sur les critères extralinguistiques (Kurz, 1989, 1993). Cependant nombreux sont les chercheurs qui ont souligné l'importance des éléments extralinguistiques, notamment de la prosodie (Gerver et al, 1989 ; Gile, 1991 ; Herbert, 1952). A notre avis, l'évaluation des critères tant linguistiques qu'extralinguistiques effectuée par des

utilisateurs risque d'être très subjective et variable car ils se basent sur leurs premières impressions, leurs idées reçues et leur ressenti plutôt que sur des critères objectifs.

### 8.7 Pöchacker et Zwischenberger (2008)

S'inspirant de l'étude de Bühler (1986), Pöchacker et Zwischenberger (2008) ont mené une étude parmi 704 membres de l'AIIIC sur le rôle de l'interprète dans le processus de communication et la qualité de l'interprétation. Un questionnaire a été soumis aux participants afin de savoir quelle importance ils attribuaient à 11 critères de qualité tels que la fluidité, l'absence de fautes grammaticales, une intonation vivante, la logique, l'intégralité de l'interprétation, un accent natif, une voix agréable, la fidélité, la synchronicité, un style et une terminologie appropriés. Ils devaient les noter, tout comme dans l'étude de Bühler, comme étant très importants, importants, peu importants ou pas pertinents.

**Tableau 7. « Importance des critères de qualité liés au rendu ». Tiré du *Survey on quality and role: conference interpreters' expectations and self-perceptions*, Pöchacker et Zwischenberger (2008).**

	Critères	Chercheurs	Très important	Important	Peu important	Pas important	N
1	Accent natif	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	14.1	42.1	39.7	4.1	701
		Bühler (1986)	23	47	28	2	47
2	Voix agréable	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	27.5	58.5	12.7	1.3	702
		Bühler (1986)	28	61	9	2	46
3	Fluidité	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	70.7	28.6	0.7	-	704
		Bühler (1986)	49	49	2	-	47

4	Logique	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	74.8	24.8	0.4	-	698
		Bühler (1986)	83	15	2	-	47
5	Fidélité	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	88.3	11.1	0.6	-	702
		Bühler (1986)	96	4	-	-	47
6	Intégralité du message	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	47.7	45.7	6.3	0.3	698
		Bühler (1986)	47	49	4	-	47
7	Absence de fautes grammaticales	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	54.4	40.4	5.1	0.1	701
		Bühler (1986)	48	50	2	-	46
8	Terminologie appropriée	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	61	38	0.9	0.1	703
		Bühler (1986)	49	51	-	-	47
9	Style approprié	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	36.2	55.6	7.4	0.9	702
		Bühler (1986)	17	68	15	-	47
10	Intonation	Pöchacker et Zwischenberger (2008)	28.2	59.3	11.7	0.9	703
		Bühler (1986)	x	x	x	x	x
11	Synchronicité	Pöchacker et Zwischenberger	15.3	52	30.1	2.7	675

		(2008)					
		Bühler (1986)	x	x	x	x	x

Comme dans l'étude de Bühler, le critère « fidélité » a reçu la note la plus élevée. En effet, 88.3% des participants l'ont jugé très important. Il était suivi par la logique (75%) et la fluidité (71%). Comme l'ont relevé Pöchacker et Zwischenberger (2008), la fidélité et la logique ont obtenu une note moins élevée dans leur étude que dans l'étude de Bühler. Par contre, les participants à l'étude de 2008 ont été plus exigeants quant à la terminologie appropriée, l'absence de fautes grammaticales et le style approprié. En comparant les critères utilisés dans les deux études, nous nous apercevons que Pöchacker et Zwischenberger ont rajouté deux critères à ceux de Bühler, à savoir synchronicité et intonation. Il est légitime de se demander pourquoi le décalage peut avoir de l'importance tant que les autres critères sont remplis ? Certains répondants ont indiqué qu'il est important de prendre en considération le type de discours et le contexte d'interprétation. En effet, s'il s'agit d'un discours technique contenant beaucoup de données numériques, ou si l'interprétation est effectuée lors des événements médiatiques, ce critère peut s'avérer non négligeable. Il est également intéressant de relever que les chercheurs ont décidé de séparer l'intonation de l'interprète de sa voix et en faire un critère à part entière, même si les deux critères s'influencent, comme l'a démontré Iglesias (2007), la voix pouvant changer la perception de l'intonation et vice versa. En effet, ils se sont inspirés par l'étude menée par Collados Aís (1998) et ont établi une hypothèse selon laquelle même si le critère « intonation vivante » risque ne pas recevoir une note très élevée, il va influencer indirectement la perception des autres critères. Leur hypothèse s'est avérée juste.

Dans la deuxième partie de l'étude, les participants ont été divisés en deux groupes et devaient évaluer un enregistrement d'une interprétation d'une minute selon une échelle ascendante de 1 à 6. Le premier groupe écoutait l'interprétation avec une intonation vivante et le deuxième groupe avec une intonation monotone. L'interprétation a été effectuée vers l'anglais par une jeune interprète avec l'allemand en A. Pöchacker et Zwischenberger (2008) ont établi que la perception de l'intonation variait en fonction de l'âge et du sexe. En effet, les interprètes appartenant à la tranche d'âge 30-47 ans, ont attribué une note de 3.84 sur l'échelle de 6 à un enregistrement d'une interprétation monotone. Leurs collègues âgés de 48-57 lui ont donné la note de 3.53, alors que les interprètes âgés de 58 ans et plus, l'ont évalué à 3.63. Quant à l'enregistrement de l'interprétation avec une voix plus vivante, les interprètes sont arrivés à un consensus : ceux qui appartenaient aux groupes des interprètes les plus jeunes et les plus âgés ont attribué une note de 3.86 et 3.84 respectivement. Quant aux interprètes d'une tranche d'âge moyenne, leur note a été de 3.74.

Pöchacker et Zwischenberger ont abouti ainsi à la conclusion que les jeunes interprètes sont moins sensibles à une intonation monotone que leurs collègues. En ce qui concerne le sexe des participants, il s'est avéré que les femmes ont été plus généreuses dans leur évaluation de l'interprétation avec la moyenne de 3.82 contre 3.58 pour les hommes interprètes. Elles étaient également plus favorables à l'intonation vivante que les hommes (3.92 contre 3.57). Par ailleurs, il est curieux de relever que les hommes ont eu une légère préférence pour l'intonation monotone (la moyenne de 3.60 contre 3.57 pour l'intonation vivante).

L'étude a également démontré que les participants avec l'anglais comme langue A ont systématiquement donné des notes moins élevées tant à l'interprétation avec l'intonation vivante qu'avec l'intonation monotone. En effet, leur moyenne s'est établie à 3.30 contre 3.67 des interprètes ayant français comme langue A et 3.84 des interprètes ayant allemand comme langue A. Nous pouvons donc supposer que ceci était lié à la directionnalité et que les locuteurs natifs sont plus exigeants au respect de certains critères de la part de l'interprète travaillant vers le B. Il serait, à notre avis, utile d'inclure dans l'étude une interprétation vers une autre langue B afin de voir si les exigences seraient les mêmes. L'étude de Pöchacker et Zwischenberger (2008) a permis de confirmer les résultats de l'étude de Collados Aís (1998) selon lesquels l'intonation joue un rôle important dans l'évaluation de la qualité de l'interprétation en général. Le rajout d'une composante sociologique a permis de conclure qu'elle dépend également de l'âge, du sexe, de l'expérience professionnelle et d'autres facteurs.

### **8.8 Opdenhoff (2013)**

L'étude menée par Opdenhoff présente un intérêt particulier pour notre travail car l'interprétation vers le B y occupe une place importante, même si l'étude a été menée uniquement auprès des interprètes sans prendre en compte l'avis des utilisateurs. Il s'agit d'un sondage en ligne auquel ont participé 2129 interprètes de conférence (la majorité venant d'Europe occidentale). La plupart des participants étaient des femmes (74.6%), l'âge moyen étant de 46 ans. La majorité des participants, 68.8%, était des interprètes de conférence à temps plein, 40.8% ont indiqué avoir travaillé plus de 80 jours l'année précédant le sondage. 36.1% ont travaillé ou travaillent toujours pour une des organisations internationales, notamment l'UE et l'ONU. 74.7% avaient une qualification professionnelle ou un diplôme en interprétation de conférence. 75% étaient membres d'une ou plusieurs associations de traducteurs/interprètes, 29.0% étant membres de l'AIIC. Le questionnaire qui leur a été soumis contenait 45 questions. L'objectif de l'étude était d'évaluer la perception de la qualité à trois différents niveaux, à savoir la perception générale des critères de

qualité, l'auto-évaluation de l'interprétation vers le A et vers le B et la perception présumée de la qualité de l'interprétation par les auditeurs.

En ce qui concerne la perception générale des critères de qualité, les interprètes devaient classer les 8 critères selon l'ordre d'importance sur une échelle de 1 (le moins important) à 5 (le plus important). Puisque Opdenhoff a utilisé pratiquement les mêmes paramètres que Bühler, nous proposons ci-dessous un tableau synthétique des résultats de leurs études.

**Tableau 8. « Critères de qualité de Bühler (1986) et d'Opdenhoff (2013) ».**

	<b>Bühler (1986)</b>	<b>Note</b>	<b>Opdenhoff (2013)</b>	<b>Note</b>
1	Fidélité	très important 96%	Fidélité	4.82
2	Logique	très important 83%	Satisfaction des utilisateurs de l'interprétation	4.63
3	Terminologie appropriée	très important 49%	Terminologie appropriée	4.57
4	Fluidité	très important 49%	Fluidité	4.46
5	Absence de fautes grammaticales	très important 48% important 50%	Absence de fautes grammaticales	4.39
6	Intégralité du message	très important 47% important 49%	Style approprié	4.36
7	Voix agréable	très important 28% important 61% pas important 9%	Intégralité du message	4.06
8	Accent natif	très important 23% important 47% pas important	Accent natif	3.30

		28%		
--	--	-----	--	--

Il est intéressant de constater que malgré 27 années d'écart, les exigences des interprètes professionnels par rapport à la qualité n'ont presque pas changé, la fidélité étant toujours le paramètre le plus important. Opdenhoff introduit également un critère « satisfaction des utilisateurs de l'interprétation » qui correspond au critère « appréciation positive de la part des délégués » chez Bühler et à la dimension « qualité comme conformité aux objectifs » de Grbić (2008). Si dans le classement de Bühler seulement 16% des participants ont trouvé ce critère « très important » alors que 31% l'ont considéré comme « peu important », dans celui d'Opdenhoff il est hissé à la deuxième place juste avant la terminologie appropriée. Ceci nous amène à constater que l'interprétation est de plus en plus souvent considérée comme un service comme un autre qui est orienté vers le client. Par conséquent, les interprètes accordent une importance primordiale aux intérêts et aux besoins des clients et agissent de manière à les satisfaire. Opdenhoff trouve curieux que ceux qui ont attribué une grande importance au critère « satisfaction des utilisateurs de l'interprétation », ont également donné une note élevée aux critères de qualité portant sur la forme, à savoir la fluidité, l'absence de fautes grammaticales et l'accent. Ce constat confirme l'avis de Fleming (2013) selon lequel les éléments extralinguistiques et le *packaging* en général, sont très importants pour les utilisateurs. Opdenhoff a également relevé une corrélation entre l'importance attribuée à la satisfaction des utilisateurs et le nombre d'utilisateurs dont la langue maternelle est la même que la langue B de l'interprète. Plus il y avait de locuteurs natifs, plus les interprètes trouvaient ce critère pertinent. Ceci est, à notre avis, lié au fait que les interprètes sont conscients de la nécessité de déployer des efforts de production supplémentaires, conformément au modèle d'efforts de Gile (1997) afin de satisfaire pleinement les attentes et les exigences des clients.

Opdenhoff attire notre attention sur le paramètre « accent natif » qui dans son étude est loin derrière les autres critères, comparé à l'étude de Bühler. En effet, en 1986 23% des répondants ont considéré ce critère comme « très important », 47% comme « important » alors qu'en 2013 ce critère a reçu la note de 3.30 sur l'échelle de 5. Selon Opdenhoff, les utilisateurs de l'interprétation deviennent de plus en plus tolérants à l'égard d'un accent non natif dans les cadre des conférences internationales. Il fait remarquer, néanmoins, que les interprètes les plus expérimentés ont attaché une plus grande importance à ce critère. Ceci pourrait être lié au fait qu'ils ont atteint un niveau de compétence élevé en interprétation vers le B et peuvent distribuer l'effort d'écoute et d'analyse, l'effort de mémoire, l'effort de production et l'effort de coordination de manière plus univoque. A

notre avis, il faut également tenir compte des différentes échelles utilisées par les chercheurs ce qui rend la confrontation des résultats plus problématique.

La deuxième partie de l'étude portait sur l'auto-évaluation par les interprètes de leur travail vers le A et vers le B. La majorité des répondants, 40.8%, ont admis que la qualité de leur prestation était meilleure lorsqu'ils travaillaient vers le A. Cependant pratiquement le même nombre d'interprètes, 40.0%, ont indiqué que la qualité de leur travail ne dépendait pas de la directionnalité. Un nombre beaucoup plus petit d'interprètes, 15.9%, ont affirmé que la qualité de leurs prestations vers le B était meilleure. Une corrélation a été observée entre la direction dans laquelle les répondants ont travaillé l'année précédant le sondage (plus ils ont travaillé vers le B, plus ils considéraient leur interprétation vers le B comme étant de meilleure qualité), la formation suivie (ceux qui ont suivi des cours de l'interprétation vers le B lors de la formation académique, estimaient que la qualité de leur interprétation ne variait pas en fonction de la directionnalité) et la combinaison linguistique (il a été indiqué que l'interprétation est de meilleure qualité lors de l'interprétation de l'allemand vers l'anglais, de l'allemand vers l'espagnol, de l'italien vers l'espagnol, qu'elle que soit la langue A et B de l'interprète).

La troisième partie de l'étude consistait à faire évaluer la perception présumée par les utilisateurs des trois erreurs les plus récurrentes chez les interprètes travaillant vers le B, à savoir des erreurs lexicales, grammaticales et un accent non natif.

**Tableau 9.** « La perception présumée des utilisateurs ». Tiré de *Interpreting quality in the light of directionality: A study on the interpreter's perspective* (Opdenhoff, 2013).

	<b>tout à fait satisfait</b>	<b>satisfait</b>	<b>pas d'importance</b>	<b>dérangeant</b>	<b>très dérangeant</b>
Erreurs lexicales	1.7%	4.0%	20.9%	55.8%	17.7%
Erreurs grammaticales	1.8%	4.3%	30.8%	49.4%	13.8%
Accent non natif	6.8%	15.9%	55.1%	20.7%	1.4%

Comme le montre le tableau, selon les interprètes, les erreurs lexicales et grammaticales seraient les plus dérangeantes pour les utilisateurs alors que la présence d'un accent non natif serait

tolérée. En outre, ils estiment que les utilisateurs les plus sévères seraient les Français, suivis par les Espagnols, les Italiens, les Allemands et les Anglais. Il convient cependant de noter que la grille utilisée présente certaines limites. En effet, les catégories utilisées pour évaluer les erreurs sont assez floues et mal délimitées ce qui ne permet pas aux participants de s'appuyer sur une base solide au moment de donner leur réponse. Par ailleurs, nous estimons qu'afin d'apporter plus de précision aux résultats du sondage, il serait utile de spécifier le type d'erreurs lexicales et grammaticales ainsi que le nombre d'occurrences dans un discours donné.

L'étude menée par Opdenhoff est louable car il s'agit d'une tentative rare d'évaluer la qualité de l'interprétation vers le B même s'il s'agit essentiellement d'auto-évaluation de l'interprétation vers le B et de la perception présumée de la qualité de l'interprétation par les utilisateurs. Elle a permis de constater que la perception de la qualité d'interprétation vers le B dépend de plusieurs facteurs, à savoir la formation professionnelle, l'expérience de travail vers le B, la combinaison linguistique. Il est nécessaire de prendre en compte non seulement le parcours personnel et professionnel de chaque interprète, mais aussi la situation de communication dans laquelle s'effectue l'interprétation simultanée vers le B. Nous estimons cependant que l'auto-évaluation de la qualité peut être subjective et trompeuse. Les résultats de cette étude sont basés sur le ressenti des interprètes et ne sont appuyés par des sondages auprès des utilisateurs. Par conséquent, ils ne nous permettent pas de tirer des conclusions d'ordre général. Or, puisque l'interprétation est un service destiné à satisfaire les exigences des clients, il serait pertinent de demander aux utilisateurs d'évaluer la qualité de l'interprétation vers le B et, éventuellement, comparer les résultats avec les exigences des interprètes travaillant vers le B.

On peut conclure que la notion de qualité est extrêmement subjective et multidimensionnelle. Néanmoins, nous avons constaté que les critères identiques ont été utilisés dans plusieurs études même si leur nombre et leur classement variaient. A quelques exceptions près, les critères de fond primaient toujours sur les critères de forme. Dans aucune des études analysées la directionnalité de l'interprétation n'a été précisée. La seule exception est l'étude menée par Opdenhoff (2013), mais elle concerne uniquement l'auto-évaluation de l'interprétation vers le B et n'est pas appuyée par une étude auprès des utilisateurs. L'étude effectuée par Chiaro & Nocella (2004) présente également un intérêt limité pour notre travail car les participants travaillant vers le B n'ont pas été placés dans un groupe à part et leurs réponses ont été confondues avec celles de leurs collègues travaillant vers le A. Ceci veut sans doute dire que les études n'étaient pas destinées à répondre à la question de la qualité d'interprétation vers le B.

## VII Critères de qualité de l'interprétation vers le B

Après avoir examiné plusieurs sources bibliographiques étudiant l'interprétation simultanée, nous avons relevé que de nos jours, l'interprétation vers le B est une réalité du marché même si, théoriquement, il est recommandé d'interpréter vers le A (Lim, 2005). L'un des principaux arguments avancés contre le retour est l'éventuelle détérioration de la qualité du rendu.

Un bref aperçu de l'histoire de l'interprétation de conférence nous a permis de voir qu'il s'agit d'une profession relativement récente. Il n'est donc pas surprenant que parfois les données soient lacunaires sur certains aspects importants. Notre travail de recherche nous a permis de constater qu'il n'existe pas, dans l'usage actuel, de critères d'évaluation de la qualité de l'interprétation propres à la langue B. En tout cas, à ce jour il n'y a pas eu d'études axées spécifiquement sur l'interprétation simultanée vers le B menées parmi les utilisateurs. Ceci non seulement en Europe, mais aussi en Russie, ce qui peut paraître étonnant car sa position par rapport à la directionnalité est bien connue. Par conséquent, rien ne nous permet d'affirmer que les critères de qualité d'interprétation vers le B sont différents de celle vers le A, ni le contraire. Nous supposons ainsi que lors de l'évaluation de l'interprétation vers le B, on applique par défaut les mêmes critères que lors de l'évaluation de l'interprétation vers le A.

Dans le cadre de l'enseignement à la FTI, les remarques adressées aux étudiants ayant une langue B semblaient indiquer que la plupart des exigences, tant linguistiques qu'extralinguistiques, sont identiques pour tous les étudiants quelle que soit la directionnalité de l'interprétation (fidélité, restitution du contenu informatif, fluidité, logique, absence de fautes grammaticales, usage de la terminologie appropriée, style approprié, voix agréable, endurance, fiabilité, vitesse appropriée, synchronicité). Par contre, les enseignants se montraient plus indulgents à l'égard de la présence d'un léger accent et de petites maladresses grammaticales tout en insistant sur la nécessité de travailler sur ces points afin d'améliorer la prestation. Cependant il convient de tenir compte du fait que dans le cadre universitaire, les professeurs essaient de recréer le cadre professionnel en simulant la tenue de conférences réelles. Ceci concerne également l'organisation des examens finaux. La seule chose qui nous semble ne pas correspondre au contexte professionnel réel est bien le jury. En effet, il est improbable que dans les organisations internationales les interprètes professionnels se retrouvent à la place des délégués et soient amenés à évaluer l'interprétation de leurs collègues. Il semble infondé d'affirmer que les utilisateurs auraient les mêmes exigences que les formateurs ou les collègues-interprètes. L'organisation des examens finaux lors d'une vraie conférence à laquelle participeraient de vrais délégués, permettraient, à notre avis, de voir comment les étudiants

réagiraient aux problèmes techniques et à d'autres imprévus qui peuvent surgir lors d'une réunion et de déterminer avec justesse s'ils sont capables de satisfaire les exigences des utilisateurs.

A cet égard, il serait légitime de se demander si la directionnalité a de l'importance tant que les besoins des clients sont remplis ? Faut-il prévenir les utilisateurs que l'interprète travaillerait vers une langue B ? A notre avis, plusieurs approches sont possibles. Il est possible de s'imaginer des auditeurs qui, effectivement, n'attacheraient aucune importance à ce paramètre et ne voudraient pas chercher à comprendre la différence entre la langue A, B et C de l'interprète. Il se concentreraient davantage sur le message de l'orateur, sur les informations qu'il souhaitait obtenir en assistant à cette conférence. Son objectif étant bien différent de celui des enseignants, il est peu probable qu'il se mette à évaluer mentalement, un paramètre après l'autre, l'interprétation qu'il est en train d'écouter. Cependant, nous estimons qu'il peut y avoir également des utilisateurs qui seraient plus à l'affût une fois prévenus que l'interprète travaillerait vers une langue qui n'est pas sa langue maternelle. Ils pourraient devenir plus attentifs, ne serait-ce que par curiosité, à ses moyens d'expression, aux structures lexicales et grammaticales utilisées etc. Il existe sans doute à cet égard autant d'opinions que d'individus ; seule une étude empirique permettrait de mieux connaître les attentes et les besoins des utilisateurs.

Même si la qualité de l'interprétation est une notion difficilement généralisable, il nous semble important de disposer, ne serait-ce qu'à titre indicatif, de critères qui formeraient une base sur laquelle il serait possible de s'appuyer pour les interprètes. Comme l'indique Moser-Mercer dans son article « Construct-ing quality » (2008), la qualité étant un concept multi-dimensionnel, « une notion qui échappe à une évaluation directe, <...>, il est indispensable de la décomposer en éléments plus concrets » (Moser-Mercer, 2008, p.146, tiré de Hansen, Chesterman & Gerzymisch-Arbogast, 2008). Le tour d'horizon des études nous a permis de relever l'importance de critères tant linguistiques (accent natif, fluidité, logique, fidélité, restitution du contenu informatif, absence de fautes grammaticales, usage de la terminologie appropriée, style approprié) qu'extra-linguistiques (voix agréable, intonation vivante, endurance, fiabilité, synchronicité, articulation) qui représentent, à notre avis, les éléments dont se compose la qualité de l'interprétation, quelle que soit sa directionnalité, et dont l'ensemble permet à l'interprète de produire sur le public cible l'effet souhaité par l'orateur.

## **VIII Conclusion. Pistes de recherche**

Dans notre travail de recherche nous avons constaté que la notion de qualité est souvent abordée par les scientifiques et qu'il s'agit d'une notion abstraite et difficile à mesurer. En dépit du

fait qu'il existe une divergence parmi les chercheurs en ce qui concerne la définition de la qualité et les critères de qualité, tout le monde s'accorde à dire que la qualité est une notion très complexe et que son évaluation dépend de celui qui l'évalue : l'utilisateur de l'interprétation (orateur ou auditeur), l'interprète lui-même, son collègue, le donneur d'ordre, l'enseignant ou le chercheur. Comme l'indique Snelling (1989, cité par Kurz, 2001), l'interprétation s'effectue toujours pour un public spécifique. Il est donc primordial de connaître ses exigences, car ceci guide l'interprète dans le choix de ses techniques et, surtout, du langage employé. Les arguments ne manquent pas pour confirmer l'idée selon laquelle essayer d'établir des critères de qualité universels, valables dans tous les contextes équivaut à la volonté de construire en dur sur des sables mouvants. En effet, en fonction de la situation de communication, du message de l'orateur, le classement des critères de qualité subit des modifications. Nous constatons donc que la théorie du skopos reste toujours d'actualité et elle est pertinente non seulement pour la traduction mais aussi pour l'interprétation. Comme l'a indiqué Stenzl (1983, cité par Kurz, 2001), l'interprète étant présent dans la salle où se tient la conférence, il peut recevoir un feedback indirect de la part des utilisateurs et ajuster son rendu en conséquence. Cette idée est partagée par Chernov (1985), selon lequel il est très important de connaître le contexte situationnel dans lequel se tient telle ou telle réunion. Kahane (2000) va plus loin et met en exergue la subjectivité de la position des utilisateurs car, à son avis, les différents utilisateurs peuvent avoir des attentes différentes dans la même situation de communication. Quoiqu'il en soit, tout le monde est d'accord sur le fait que les utilisateurs jouent un rôle majeur dans le processus d'interprétation et leur avis sur la qualité d'interprétation doit être pris en considération.

Le tour d'horizon des études sur la qualité d'interprétation menées par les chercheurs tant parmi les professionnels que parmi les utilisateurs, nous a permis de constater qu'à ce jour aucune étude n'a été axée spécifiquement sur l'évaluation de la qualité d'interprétation vers le B par les utilisateurs. Or un tel travail aurait une valeur scientifique indéniable. Il permettrait, d'une part, de comprendre si les critères de qualité dépendent de la directionnalité de l'interprétation et s'il existe vraiment des « défaillances intrinsèques » du retour, comme l'affirme Déjean Le Féal (2005, citée par Godijns & Hinderdael, 2005), et d'autre part, de comprendre le sentiment des utilisateurs par rapport à l'interprétation vers le B. La réponse à notre question de recherche est donc négative. Une conclusion négative étant, néanmoins, une conclusion, nous estimons qu'elle a le mérite d'exister car elle nous permet de faire un constat de l'état actuel des choses, de formuler un certain nombre d'hypothèses et de proposer les paramètres d'une étude qu'il serait possible de mener à l'avenir. Ces considérations constituent donc notre contribution à la recherche sur cette question.

Nous nous proposons également de suggérer quelques pistes qui permettraient de mener une telle étude à l'avenir. Si nous partons du principe énoncé par Kurz (1989), selon lequel les attentes des utilisateurs varient en fonction de la conférence, il nous semble indispensable que l'étude soit effectuée parmi les délégués assistant à des conférences internationales ayant une thématique et une envergure différente, par exemple, de grandes réunions techniques, de petites réunions techniques, de grandes réunions générales, de petites réunions générales, comme le proposait Moser (1995). Cette étude pourrait reposer sur un questionnaire puisque, comme l'a indiqué Gile (1991), les questionnaires sont le moyen scientifique le plus répandu pour obtenir des informations sur les attentes des utilisateurs et leur perception de la qualité. Tout comme Moser nous suggérons d'utiliser deux types de questions : questions ouvertes et fermées. Les questions ouvertes (par exemple : « Quelle impression générale vous fait cette interprétation ? », « Que pourrait-on améliorer dans cette interprétation ? ») permettraient d'éviter un certain biais scientifique, car le répondant sera libre de s'exprimer sur la prestation écoutée sans être limité ou influencé par des réponses prédéfinies. Pour ce qui est des questions fermées, il serait possible de se baser sur les critères de qualité de Bühler car on les retrouve dans la plupart des études. Ils constituent donc une base solide de critères de qualité sur laquelle on peut s'appuyer. Nous proposons de diviser les critères en critères linguistiques (accent natif, fluidité, logique, fidélité, restitution du contenu informatif, absence de fautes grammaticales, usage de la terminologie appropriée, style approprié) et critères extralinguistiques (voix agréable, endurance, fiabilité, synchronicité, articulation). Dans un souci de clarté et de précision, nous proposons de remplacer le critère « restitution de l'intégralité du message » par « restitution du contenu informatif » car, comme nous l'avons vu avant, le terme « intégralité du message » est trop vaste et peut englober plusieurs critères à la fois. A la différence de Kurz, nous estimons que les utilisateurs peuvent parfaitement bien évaluer le style, l'endurance et la fiabilité de l'interprète, raison pour laquelle nous suggérons de retenir ces critères. En tenant compte des résultats de l'étude de Moser, nous estimons qu'il serait important de rajouter le critère « synchronicité » dans la liste des critères extralinguistiques car, comme il a été démontré, l'absence de synchronicité peut constituer un facteur dérangent pour les utilisateurs et risque de se répercuter sur la perception d'autres critères, à savoir la fidélité et la fiabilité.

Il serait possible d'utiliser la méthode de travail suivante. Il faudrait enregistrer en temps réel l'interprétation de deux professionnels qui travaillent ensemble à une conférence, l'un vers le A, l'autre vers le B. Ensuite on pourrait enregistrer leur interprétation au moment où leurs rôles s'inversent : celui qui travaillait vers le A interprète vers le B et vice versa. Les enregistrements de l'interprétation vers le A et vers le B pourraient, par la suite, être écoutés par les participants à ces

conférences. D'abord, ils répondraient aux questions ouvertes sur la perception générale de l'interprétation et ensuite ils l'évalueraient selon les critères fournis. Il serait également utile d'enregistrer l'interprétation d'autres interprètes travaillant vers le A et vers B. Une telle approche permettrait de confronter l'interprétation de la même personne vers le A et vers le B, la comparer avec l'interprétation de ses collègues afin de comprendre les défauts propres à la personne et les défauts qui sont récurrents chez plusieurs interprètes et qui pourraient être liés à la directionnalité. Ceci nous permettrait d'obtenir des données plus fiables et objectives, et qui pourraient être comparées afin d'en tirer des conclusions générales. A notre connaissance, il n'y a pas eu d'études de ce type à ce jour, sans doute à cause de leur relative difficulté de mise en œuvre. Il faudrait, en effet, trouver des délégués susceptibles de maîtriser parfaitement les langues en question (et qui accepteraient de participer à l'étude), ou alors se résoudre à faire évaluer les enregistrements par des professionnels de l'interprétation, avec les biais que cela entraîne.

Nous avons également constaté qu'il n'existe pas d'outil qui permettrait aux interprètes de recevoir un feedback informatif sur la qualité perçue de leur prestation. Nous proposons de mener une réflexion sur la pertinence et l'utilité d'un tel outil et la forme qu'il pourrait prendre. Ceci pourrait constituer une autre piste de recherche.

Une autre question que l'on pourrait se poser dans le cadre de recherches ultérieures est la suivante : faut-il sensibiliser les utilisateurs à la subdivision des langues en A, B et C ? Le degré de compétences techniques, linguistiques et interculturelles des interprètes est souvent méconnu des demandeurs (AIIC, 2010). Par conséquent, ces derniers n'ont, en règle générale, qu'une idée abstraite de la profession. Certes, les interprètes devraient sensibiliser à leur métier le grand public et surtout les employeurs afin de garantir les conditions de travail optimales et une meilleure reconnaissance du métier. Néanmoins, la classification des langues peut prêter à confusion et l'employeur pourrait penser qu'il s'agit d'une classification par ordre d'importance, la langue A étant celle qui est maîtrisée le mieux. Dans ce cas de figure, l'employeur, serait-il prêt à payer le même salaire à l'interprète qui travaille vers le B qu'à celui qui travaille vers le A, sachant que la prestation du premier pourrait être de qualité inférieure? Afin d'éviter ce genre de malentendu, il pourrait justement être important de mener un travail de sensibilisation auprès des utilisateurs afin que les attentes et les exigences ne soient pas conditionnées par la combinaison linguistique de la personne qui fournit le service. Cette question est, sans aucun doute, assez délicate et mériterait un travail de recherche circonstancié.

## IX Bibliographie

AIIC site Web (1995). *Survey on Expectations of Users of Conference Interpretation: Final Report*.

Consulté le 20 novembre 2017. <http://aiic.net/p/736>

AIIC, site Web, (2001). *Advice to students wishing to become conference interpreters*. Consulté le

02 septembre 2017. <https://aiic.net/page/56/advice-to-students-wishing-to-become-conference-interpreters/lang/1>

AIIC site Web (2012). *Langues de travail Working languages*. Consulté le 7 septembre 2016.

<<http://aiic.net/p/4004>>

AIIC site Web (juin 2012). *Glossaire de l'interprétation*. Consulté le 20.06.2017.

<http://aiic.net/p/6216>

AIIC site Web (2013). *Naissance d'une Profession: Les Soixante Premières Années de l'Association*

*Internationale des Interprètes de Conférence (AIIC)*. Consulté le 7 septembre 2016.

<https://aiic.net/page/6621/naissance-d-une-profession/lang/2>

AIIC, site Web (nd). *Code d'éthique professionnelle*. Consulté le 28 juin 2017. <http://aiic.net/p/6725>

Albi-Mikasa, M. (2010). Global English and English as a Lingua Franca (ELF): Implications for the

Interpreting Profession. *Trans-kom* 3(2), pp. 126-148.

Al Ghazali, F. (2006). *First language acquisition vs second language learning: What is the*

*difference?* Tiré du site : <http://usir.salford.ac.uk/22469/>

Alekséeva, I.S. (2004). *Vvédéniié v pérévodovédéniié [Introduction à la traductologie]*. Moscou :

Akademiia.

- Alimov, V.V. (2005). *Téoriia pérévoda : pérévod v sféré professionalnoï commounikatsii [Théorie de la traduction : traduction dans le domaine de la communication professionnelle]*. Moscou : Editorial URSS.
- Al-Salman, S. & Al-Khanji, R. (2002). The Native Language Factor in Simultaneous Interpretation in an Arabic/English Context. *Meta*, 47(4), pp. 607–626.
- Andronikof, C. (1962). Réponses au Professeur Mignard-Beloroutchev. *L'Interprète* (1962).
- Angelelli, C. & Jacobson, H. (2009). *Testing and Assessment in Translation and Interpreting Studies*. Amsterdam : John Benjamins.
- Association française de normalisation (AFNOR) site Web, (nd). Consulté le 23.06.2017. <https://bivi.afnor.org/notice-details/les-concepts-de-la-qualite-et-du-management/1294333>.
- Babayeva, L. et al. (2008). *Directionality in Interpreter Training: Towards a Differentiated Approach*. Maîtrise d'études avancées : Univ. Genève.
- Baigorri-Jalón, J. (1999). *Conference Interpreting: From Modern Times to Space Technology*. Salamanca : John Benjamins.
- Baigorri-Jalón, J. (2004, a). *De Paris à Nuremberg : naissance de l'interprétation de conférence*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Baigorri-Jalón, J. (2004, b). *Interpreters at the United Nations : A History*. Salamanca : John Benjamins.
- Baigorri-Jalón, J. & Takeda, K. (2016). *New Insights in the History of Interpreting*. Benjamins Translation Library.

- Barik, H. (1971). A Description of Various Types of Omissions, Additions and Errors of Translation Encountered in Simultaneous Interpretation. *Meta*, 16(4), pp. 199-271.
- Bartłomiejczyk, M. (2004). Simultaneous interpreting A-B vs. B-A from the interpreter's standpoint. Dans Gile, D., Hansen, G. & Malmkjaer, K. (Eds.) *Claims, Changes and Challenges in Translation Studies : Selected contributions from the EST Congress* (pp. 239-249). Amsterdam : John Benjamins.
- Bartłomiejczyk, M. (2006). Strategies of simultaneous interpreting and directionality. Dans *Interpreting* 8(2), pp. 149–174, Silesia : John Benjamins.
- Birner, B. (1999). *Does the Language I Speak Influence the Way I Think?* Washington : Linguistic Society of America.
- Boutan, P. (2003). Langue(s) maternelle(s): de la mère ou de la patrie ? Dans *Ela. Études de linguistique appliquée*. Montpellier : Klincksieck (pp.137-151).
- Bros-Brann, E. (1976). Critical comments on H.C. Barik's article "Interpreters Talk a Lot, Among Other Things." *AIIC Bulletin*.
- Bühler, H. (1986). Linguistic (semantic) and extra-linguistic (pragmatic) criteria for the evaluation of conference interpretation and interpreters. *Multilingua* 5(4), pp. 231–235.
- Cartellieri, C. (1983). The Inescapable Dilemma : Quality, and/or Quantity in Interpreting. *Babel* 29(4), pp.209-213.
- Chernov, G.V. (1978). *Téoriïa i praktika sinkhronnogo pérévoda. [Théorie et pratique de l'interprétation simultanée]*. Moscou : Mejdounarodnyie otnoçeniïa.

- Chernov, G.V. (1980). *Lingvisticheskié osnovy sinkhronnogo pérévoda. [Bases linguistiques de l'interprétation simultanée]*. Thèse de doctorat. Moscou.
- Chernov, G.V. (1992). Conference Interpreting in the USSR: History, Theory, New Frontiers. *Meta* 37(1), pp.149–162.
- Chesterman, A.F. (1993). From « Is » to « Ought »: Laws, Noms and Strategies in Translation Studies. *Target*, 5(1).
- Chiriaiev, A.F. (1979). *Sinkhronnyi pérévod. Déiatelnost sinkhronnogo pérévodtchika i metodika prépodavaniia sinkhronnogo pérévoda. [Interprétation simultanée. Travail de l'interprète de conférence et méthodologie d'enseignement de l'interprétation simultanée]*. Moscou : Voïenizdat.
- Collados Aís, A. & Gile, D. (2002). La qualité de l'interprétation de conférence: une synthèse des travaux empiriques. Dans Cai, ShiaoHong (Ed.). *Recent Research into interpreting: new methods, concepts and trends* (en chinois), pp. 312-326.
- Collados Aís, A. (2007). La incidencia del parámetro entonación. Dans Collados Aís, A., Macarena Pradas Macías, E., Stévaux, E., García Becerra, O. (Eds.), *Evaluación de la calidad en interpretación simultánea* (pp. 159-173). Granada : Comares.
- Collados Aís, A. (2009). Evaluación de la calidad en interpretación simultánea: contrastes de exposición e inferencias emocionales. Evaluación de la evaluación. Dans Chesterman, A., Gerzymisch-Arbogast, H. & Hansen, G. (Eds.). *Efforts and Models in Interpreting and Translation Research : A Tribute to Daniel Gile*. pp. 193–214. John Benjamins.

- De Groot, A.M.B. & Christoffels I.K. (2006). Language control in bilinguals: Monolingual tasks and simultaneous interpreting. *Bilingualism: Language and Cognition* 9(2). pp. 189-201. Cambridge University Press.
- Denissenko, J. (1989). Communicative and interpretative linguistics. Dans Gran, L. & Dodds, J. (Eds.), *The Theoretical and Practical Aspects of Teaching Interpretation* (pp. 155-157). Udine: Campanotto.
- Diriker, E. (2004). *De-/Re-Contextualizing Conference Interpreting: Interpreters in the Ivory Tower?* Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Doubalova, J., Lumbreras Arteta, M. & Vianna, B. (2010). *Working into a "B" Language. Pitfalls, tips and tricks*. Maîtrise d'études avancées : Univ. Genève.
- Dunne, K.J. (2006). *Perspectives on Localization*. ATA Scholarly Monograph Series 13. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- ESIT, site Web (nd). *Master professionnel : Interprétation de conférence*. Consulté le 10 septembre 2017. <http://www.univ-paris3.fr/master-professionnel-interpretation-de-conference-46709.kjsp>
- European Master in Conference Interpreting, EMCI (2005). *Teaching Simultaneous Interpretation into a B language, 2*. Consulté le 20.06.2017. <http://www.emcinterpreting.org/?q=taxonomy/term/31>
- Fleming, D. (2013). *The issue of "QUALITY" in conference interpreting*. Tiré du site : <https://www.youtube.com/watch?v=A3xxKK7srzg>.
- Footitt, H. & Kelly, M. (2012). *Languages at War: Policies and Practices of Language Contacts in Conflict*. Palgrave Macmillan.

- FTI, site Web, (nd). *Combinaisons linguistiques 2018-2019*. Consulté le 02 septembre 2017.  
<http://www.unige.ch/fti/fr/enseignements/ma-interpretation>.
- Gaiba, F. (1998). *The Origins of Simultaneous Interpretation. The Nuremberg Trial*. University of Ottawa Press.
- Gambier, Y. (2008). Stratégies et tactiques en traduction et interprétation. Dans Chesterman, A., Gerzymisch-Arbogast, H. & Hansen, G. (Eds.). *Efforts and Models in Interpreting and Translation Research : A Tribute to Daniel Gile*. (pp. 63–82). John Benjamins.
- Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (2009). *Handbook of Translation Studies*, 3. John Benjamins.
- Garzone, G. (2003). Reliability of quality criteria evaluation in survey research. Dans Collados Aís, A., Fernández Sánchez, M. & Gile, D. (Eds.). *La evaluación de la calidad en interpretación: investigación* (pp. 23-30). Granada : Comares.
- Gérard, E. (1959). Enseignement de l'interprétation simultanée à l'Ecole d'interprètes de l'Université de Genève. *L'Interprète (1955-1959)*.
- Gile, D. (1983). Aspects méthodologiques de l'évaluation de la qualité du travail en interprétation simultanée. *Meta* 28(3), pp. 236-243.
- Gile, D. (1995). *Regards sur la recherche en interprétation de conférence*. Presses Universitaires de Lille.
- Gile, D. (2005). Directionality in Conference Interpreting: A cognitive view. Dans Godijns, R. & Hinderdael, M. (Eds.), *Directionality in interpreting. The 'Retour' or the Native?*, 38, pp.9-26.

- Godijns, R. & Hinderdael, M. (2005). *Directionality in interpreting. The 'Retour' or the Native?*  
Gent : Communication & Cognition.
- Gofman, E. (1963). Sur l'histoire de l'interprétation simultanée. *Les cahiers de l'interprète*.  
Moscou : izdatielstvo instituta miejdunarodnyh otnochenii.
- Gorton, A. (2012). « B » Language Interpreting: The interpreter's perspective. *FORUM. Revue internationale d'interprétation et de traduction*. 10(2), pp. 61-88. John Benjamins.
- Grbić, N. (2008). Constructing interpreting quality. Dans Pöchhacker, F. & Liu, M., *Interpreting*  
10(2), pp. 232–257. John Benjamins.
- Guichot de Fortis, C. (2007). *Quelques réflexions sur la « langue B »*. Consulté le 23 novembre  
2016. <http://interpreters.free.fr/language/BlanguageDEFORTIS.pdf>
- Hansen, G., Chesterman, A. & Gerzymisch-Arbogast, H. (2008). *Efforts and Models in Interpreting and Translation Research: A Tribute to Daniel Gile*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Herbert, J. (1952). *Manuel de l'interprète; comment on devient interprète de conférences*. Genève :  
Georg.
- Iglesias Fernández, E. (2007). La incidencia del parámetro agradabilidad de la voz. Dans Collados Aís, A., Pradas Macías, E., Stevaux, E. & García Becerra, O. (Eds.), *Evaluación de la calidad en interpretación simultánea: parámetros de incidencia* (pp. 37-51). Granada : Comares.
- Iliuhin, V.M. (2001). *Stratégii v sinkhronnom pérévodé (na matérielé anglo-rousskoï i roussko-angliïskoï kombinatsii pérévoda)*. [Stratégies en interprétation simultanée (sur la base des combinaisons linguistiques anglais-russe et russe-anglais)]. Thèse de candidat.

- Jaber, M. & Hussein, R. (2011). Native Speakers' Perception of Non - Native English Speech. Dans *English Language Teaching* 4(4).
- Jacobson, H.E. & Angelelli, C.V. (2009). *Testing and assessment in translation and interpreting studies*. John Benjamins.
- Kaan, E. (2014). Predictive sentence processing in L2 and L1. *Linguistic Approaches to Bilingualism* 4(2), pp.257–282. John Benjamins.
- Kahane, E. (2000). *Thoughts on the quality of interpretation*. Tiré du site de l’AIIC (13 mai, 2000). Consulté le 05 décembre, 2017. <<http://aiic.net/p/197>>
- Kalina, S. (2005). Quality Assurance for Interpreting Processes. *Meta* 50(2), pp. 768–784.
- Katser, I.M. (1970). K voprossou ob osnovakh metodiki aboutchéniia pisménnomou pérévodou s rousskogo iazyka na inostrannyï (angliïski) iazyk na pérévodtcheskom fakoultété. [Sur la question de la méthode d’enseignement de la traduction du russe vers une langue étrangère (anglaise) à la faculté de traduction et d’interprétation]. *Théorie et méthode d’enseignement de la traduction. Résumé d’une conférence pan-soviétique*, pp.122—123.
- Keiser, W. (1961). Sur la bonne voie. Assemblée générale 1961 de l’AIIC. *L’Interprète (1960-1964)*.
- Komissarov, V.N. (1990). *Téoriia pérévoda (lingvistitcheskié aspekty)*. [Théorie de la traduction (aspects linguistiques)]. Moscou : Vysch.Chk.
- Komissarov, V.N. (1999). *Obchtchaïa téoriia pérévoda. [Théorie générale de la traduction]*. Moscou : TcheRo.

- Kopczynski, A. (1980). *Conference Interpreting : Some Linguistic and Communicative Problems*.  
Poznań : Wydaw.
- Kopczynsky, A. (1994). Quality in conference interpreting : some pragmatic problems. Dans Snell-Hornby, M., Pöchhacker, F., Kaindl, K. (Eds.), *Translation Studies : An Interdiscipline*, pp. 189-, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Kremer, B. (2009). Les interprètes sont-ils des tricheurs ? *Traduire*. Tiré du site :  
<https://traduire.revues.org/340>
- Kurz, I. (1952). Conference Interpreting: Quality in the Ears of the User. *Meta*, 46(2), pp.394–409.
- Kurz, I. & Färber, B. (2003). Anticipation in German-English Simultaneous Interpreting. *Forum*, 1(2), pp. 123–150.
- Lambert, S. & Moser-Mercer, B. (1994). *Bridging the gap : Empirical research in simultaneous interpretation*. John Benjamins.
- Lee, J. (2008). Rating scales for interpreting performance assessment. Dans *The Interpreter and translator trainer*, 2(2), pp.165-184.
- Lim, H.-O. (2005). Working into the B Language: The Condoned Taboo? *Meta* 50(4).
- Longley, P. (1962). Réponses au Professeur Mignard-Beloroutchev. *L'Interprète* (1962).
- McAllister, R. (2000). Perceptual foreign accent and its relevance for simultaneous interpreting.  
Dans Hyltenstam, K. & Englund-Dimitrova, B. (Eds.) *Languang Processing and Simultaneous Interpreting*. Amsterdam : John Benjamin.
- Mackintosh, J. (1999). Interpreters are Made not Born. Dans Kurz, I. & Bowen, M., *History of Interpreting*, pp. 67–80.

- Marrone, S. (1993). Quality, a shared objective. Dans *The Interpreter's Newsletter* 5, pp. 35-41.
- Martin, A. (2005). Interpreting from A to B: a Spanish case study. Dans Godijns, R. & Hinderdael, M. (Eds.), *Directionality in interpreting: The 'Retour' or the Native?* Pp.83-100, Ghent : Communication & Cognition.
- Mignard-Beloroutchev, R.K. (1962). L'Interprétation à Genève et à Moscou. *L'Interprète* (1962).
- Mignard-Beloroutchev, R.K. (1980). *Obchtchaïa téoriïa pérévoda i oustnyï pérévod. [Théorie générale de la traduction et l'interprétation]*. Moscou : Voïenizdat.
- Mignard-Beloroutchev, R.K. (1999). *Kak stat pérévodtchikom ? [Comment devenir traducteur?]*. Moscou : Gotika.
- Mikkelson, H. & Jourdenais, R. (2015). *The Routledge handbook of interpreting*. NY/London: Routledge.
- Moser-Mercer, B. (1996). Quality in Interpreting: Some Methodological Issues. *The Interpreters' Newsletter*, 7, pp. 43-55.
- Moser-Mercer, B. (1998). Measuring Quality in Interpreting. Dans *Evaluating an Interpreter's Performance*, pp. 39-49. Lódz : Centre For Modern Translation and Interpretation Studies.
- Mounin, G. (1986). *Les problèmes théoriques de la traduction*. Gallimard.
- Namy, Cl. (1973). La Réforme de l'Ecole d'Interprètes de Genève. *L'Interprète*.
- Ng, B. C. (1992). End Users' Subjective Reaction to the Performance of Student Interpreters. *The Interpreters' Newsletter*, 1, pp. 35-41.
- Nida, E. A. & Taber, C. R. (1969). *The theory and practice of translation*. Boston : Brill.

- Nida, E. (1976). A Framework for the Analysis and the Evaluation of Theories of Translation. Dans Brislin, R.W. (Ed.). *Translation Application and Research*, New York : Gardner Press.
- Nord, C. (2006). Translating as a Purposeful Activity: a prospective approach. *TEFLIN Journal*, 17(2), pp.131-143.
- Opdenhoff, J.-H. (2011). *Estudio sobre la direccionalidad en interpretación de conferencias: de la(s) teoría(s) a la práctica profesional*. Thèse de doctorat.
- Opdenhoff, J.-H. (2012) Directionality and working memory in conference interpreting – an experimental study. Dans Harris, B., Mayor, B., Jesus, M., Ivars, J. & Amparo, M. (Eds.) *Interpreting Brian Harris: Recent Developments in Translatology*. Bern : Peter Lang, pp.161-171.
- Opdenhoff, J.-H. (2013). Interpreting quality in the light of directionality: A study on the interpreter's perspective. Dans García Becerra, O., Macarena Pradas Macías, E. & Barranco-Droege, R. *Quality in Interpreting: Widening the Scope 1*, pp. 201-220. Granada: Comares.
- Organisme Français de Certification (n.d.). *Qualité*. Consulté le 7 septembre 2016. <https://www.ofcertification.fr/qualite>
- Paneth, E. (1957). An investigation into conference interpreting. Dans Pöchhacker, F. & Shlesinger, M. *The Interpreting Studies Reader*. London/New York, Routledge.
- Piri, R. (2002). *L'Enseignement des langues de moindre diffusion comme langues étrangères dans d'autres pays*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Pöchhacker, F. & Cornelia Zwischenberger, C. (2010). Survey on quality and role: conference interpreters' expectations and self-perceptions. *AiIC*. Consulté le 20.06.2017. <http://aiic.net/p/3405>

- Pöchhacker, F. (2001). Quality Assessment in Conference and Community Interpreting. *Meta*, 46(2), pp.410–425.
- Pöchhacker, F. & Shlesinger, M. (2002). *The Interpreting Studies Reader*. London/New York, Routledge.
- Pöchhacker, F. (2004). Introducing Interpreting Studies. Dans *Interpreting*, 6(2), pp. 243–248.
- Pöchhacker, F. (2011). Researching quality: a two-pronged approach. Dans *Quality in Interpreting: widening the scope*, 1. Granada: Comares.
- Pöchhacker, F. (2012). *Interpreting Quality : Global Professional Standards?* Tiré du site : <https://lourdesderioja.com/2013/04/24/the-issue-of-quality/#more-1728>
- Pöchhacker, F. (2015). *Routledge Encyclopedia of Interpreting Studies*. Routledge.
- Pradas Macías, E. M. (2003). *Repercusión del intraparámetro pausas silenciosas en la fluidez: Influencia en las expectativas y en la evaluación de la calidad en interpretación simultánea*. Thèse de doctorat inédite.
- Riccardi A. (1995). Language-specific strategies in simultaneous interpreting. Dans *Teaching translation and interpreting 3*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Riccardi, A. (2002). Evaluation in interpretation: macrocriteria and microcriteria. Dans Hung, E. (ed.) *Teaching Translation and Interpreting 4 : Building Bridges*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Robaye R. (1991). *Introduction à la logique et à l'argumentation*. Louvain-laNeuve, Academia Édition et Diffusion.

- Salevsky, H. (1993). The Distinctive Nature of Interpreting Studies. *Target: International Journal of Translation Studies* 5 (2), pp.149-67.
- Sawyer, D. (2004). *Fundamental Aspects of Interpreter Education*. John Benjamins.
- SCIC, site Web (2012). *Qu'est-ce que l'interprétation consécutive?* Consulté le 20.06.2017.  
[http://ec.europa.eu/dgs/scic/what-is-conference-interpreting/consecutive/index\\_fr.htm](http://ec.europa.eu/dgs/scic/what-is-conference-interpreting/consecutive/index_fr.htm)
- SCIC, site Web (2014). *Qu'est-ce que l'interprétation simultanée?* Consulté le 20.06.2017.  
[http://ec.europa.eu/dgs/scic/what-is-conference-interpreting/simultaneous/index\\_fr.htm](http://ec.europa.eu/dgs/scic/what-is-conference-interpreting/simultaneous/index_fr.htm)
- Sdobnikov, V.V. & Pétrouva, O.V. (2001). *Téoriïa pérévoda [Théorie de la traduction]*. Nijni Novgorod : NGLU im. N.A.Dobrolioubova.
- Sdobnikov, V.V. (2011). Stratéguiïa pérévoda : obchtchéié oprédéliiïé [Stratégie de la traduction : définition générale]. *Vestnik Irkoutskogo gossouudarstvennogo lingvisticheskogo ouniversitéta*. Irkoutsk.
- Sdobnikov, V.V. (2014). Tak kto jé otsénivaet katchestvo pérévoda ? [Qui évalue donc la qualité de la traduction?]. *Téorétitcheskiié i prikladnyié aspekty izoutcheniïa rétkhévoï déïatelnosti*, 2(9). Nijni Novgorod : Nijégorodski gos. Lingvisticheskii Oun-t im. N.A.Dobrolioubova.
- Sdobnikov, V.V. (2015). *Pérévod i kommounikativnaïa sitouatsiïa [La traduction et la situation de communication]*. Moscou : Flinta. Naouka.
- Searle, J.R. (1969). *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Seeber, K.G. & Dirk Kerzel, D. (2011). Cognitive load in simultaneous interpreting: model meets data. *International Journal of Bilingualism*. 2012, 16(2), pp. 228-242.

- Seeber, K.G. & Zelger, C. (2007). Betrayal - Vice or Virtue? An Ethical Perspective on Accuracy in Simultaneous Interpreting. *Meta*, 52(2), 2007, pp. 290-298.
- Seeber, K.G. (2014). Simultaneous interpreting into a « B language » considerations for trainers and trainees. Dans Zybatow, L.N., Stauder, A. & Ustaszewski, M. *Translation Studies and Translation Practice: Proceedings of the 2nd International Translata Conference. Innsbruck, Austria*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Seel, O.I. (2005). Non-verbal means as culture-specific determinants that favour directionality into the foreign language in simultaneous interpreting. Dans Godijns, R. & Hinderdael, M. (Eds.). *Directionality in Interpreting: The “Retour” or the Native?* Gent, Communication and Cognition.
- Seleskovitch, D. & Lederer, M. (1989). *A Systematic Approach to Teaching Interpretation*. Silver Spring, MD: The Registry of Interpreters for the Deaf.
- Seleskovitch, D. & Lederer, M. (1989). Pédagogie Raisonnée de l'Interprétation. *Meta*, 35(2), pp.426–427.
- Seleskovitch, D. (1999). The Teaching of Conference Interpretation in the Course of the Last 50 Years. Dans Kurz, I. & Bowen, M., *History of Interpreting* 4(1), pp. 55–66.
- Setton, R. (1994). Experiments in the Application of Discourse Studies to Interpreter Training. Dans Dollerup and Lindegaard (Eds.). *Teaching Translation and Interpreting 2: Insights, aims and visions*. Papers from the Second Language International Conference Elsinore, 1993, pp.183-.
- Setton, R. & Dawrant, A. (2016a). *Conference Interpreting : A Trainers's Guide*. John Benjamins.
- Setton, R. & Dawrant, A. (2016b). *Conference Interpreting. A Complete Course*. John Benjamins.

- Shveitser, A.D. (1988). *Téoriia pérévoda : statous, problémy, aspekty [Théorie de la traduction : statut, problèmes et aspects]*. Moscou : Naouka.
- Shveitser, A.D. (1999). At the Dawn of Simultaneous Interpretation in Russia. *Interpreting* 4(1), pp.23–28.
- Silvestrini, G. & Warner, M. (2014). *Is a B Language an Asset on the Private Market for Interpreters with less Widely Spoken A Languages? - The Case of German A and Italian A Interpreters Based in Austria, Germany, Italy and Switzerland – Maîtrise : Univ. Genève.*
- Snell-Hornby, M. (1988). *Translation Studies : An Integrated Approach*, John Benjamins.
- Snelling, D. (1992). *Strategies for Simultaneous Interpreting – From Romance Languages into English*. Udine: Campanotto.
- Stenzl, C. (1983). *Simultaneous Interpretation. Groundwork towards a Comprehensive Model*. Dissertation. University of London.
- Straniero, F.S. & Falbo, C. (2012). *Breaking Ground in Corpus-based Interpreting Studies*. Linguistic Insights Series. Peter Lang AG.
- Tchoujakine, A.P. (2002). *Mir pérévoda. Oustnyi pérévod XXI. Sequel : praktika + téoriia. Sinkhron [Le monde de la traduction. L'interprétation de conférence XXI. Sequel : pratique + théorie. La simultanée]*. Moscou : Valent.
- Visson, L. (1991). *From Russian Into English: An Introduction to Simultaneous Interpretation*. Michigan : Ardis.
- Visson, L. (1999). *Simultaneous Interpreting from Russian into English*. Moscou : Valent.

- Vitrenko, A.G. (2008). *O « stratégi » pérévoda [De la « stratégie » de la traduction]*. Moscou : Vestnik MGLU.
- Vuorikoski, A.-R. (2004). *A Voice of its Citizens or a Modern Tower of Babel? The Quality of Interpreting as a Function of Political Rhetoric in the European Parliament*. Tampere University Press.
- Watanabe, T. (2009). Interpretation at the Tokyo War Crimes Tribunal: An Overview and Tojo's Cross-Examination, *TTR : Traduction, terminologie, redaction*. 22(1), pp. 57–91.
- Way, C., Vandepitte, S., Meylaerts, R. & Bartłomiejczyk, M. (2010). *Tracks and Treks in Translation Studies*. John Benjamins.
- Wenger, L. (1981). *Glossary of Terms Used in the Management of Quality*. Bern, EOQC Secretariat.
- Widlund-Fantini, A.-M. (2007). *Danica: interprète et témoin du XXe siècle*. Editions l'Age d'Homme.